This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Vet. Fr. III B. 105

LE FOLLICULAIRE,

COMÉDIE

EN CINQ ACTES ET EN VERS,

PAR M. DE LA VILLE DE MIRMONT :

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, PAR LES COMÉDIENS FRANÇAIS ORDINAIRES DU ROI, LE MARDI 6 JUIN 1820.

SECONDE ÉDITION.

PRIX : TROIS FRANCS.

A PARIS,
CHEZ J.-N. BARBA, LIBRAIRE,
ÉDITEUR DES OEUVRES DE PIGAULT-LEBRUN,
PALAIS ROYAL, DERRIÈRE LE THÉATRE FRANÇAIS, N°. 51.
1820.

V. 1 F. III B. 693
~~NS 36 a 16 (2)~~

TAYLOR INSTITUTION
LIBRARY
27 SEP 1954
UNIVERSITY OF OXFORD

LE
FOLLICULAIRE,
COMÉDIE
EN CINQ ACTES ET EN VERS.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
M. DUBUISSON, ancien marchand, retiré du commerce	MM. DEVIGNY.
SAINT-CLAIR, son fils.	FIRMIN.
AGATHE, sa fille	Mlle. DUPUIS.
M. DORMEUIL, avocat, beau-frère de Dubuisson	M. BAPTISTE, aîné.
BELVAL, amant d'Agathe	ARMAND.
VALCOUR, journaliste	DAMAS.
Mlle. ELMIRE, actrice d'un des grands théâtres de Paris.	Mlle. LEVERD.
MARCEL, factotum de Valcour. . .	M. THÉNARD.
JUSTINE, femme de chambre d'Agathe	Mlle. DEMERSON.
Un domestique, personnage muet.	

La scène se passe à Paris, chez M. Dubuisson.

(*Le théâtre représente un salon commun à M. Dubuisson et à Valcour.*)

LE FOLLICULAIRE,

COMÉDIE

EN CINQ ACTES ET EN VERS.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

BELVAL, JUSTINE.

JUSTINE.

Personne en ce salon !... Bien !... Vous pouvez entrer.

BELVAL.

Ah ! Justine, est-il vrai ? quoi ! je puis espérer
D'être admis en ces lieux, de voir celle que j'aime !
Ce bonheur...

JUSTINE.

Est certain, grâce à mon stratagème.
Oui, monsieur, tout est prêt. Marcel me fait la cour,
Marcel est confident, factotum de Valcour,
J'ai su le faire agir, et son maître, vous dis-je,
Veut bien vous attacher au journal qu'il rédige.
Je vais vous présenter ; et vous aurez l'honneur
D'être reçu tantôt apprenti rédacteur.

BELVAL.

Que ne te dois-je pas ! quel doux espoir me flatte !
Je vais donc tous les jours me trouver près d'Agathe !

JUSTINE.

Soyez prudent, songez à nos conventions ;
Souvenez-vous surtout de mes instructions.
C'est à Valcour d'abord qu'il faut tâcher de plaire ;
Il règle tout céans, on l'aime, on le révère,
C'est notre oracle ; ici depuis qu'il est logé,
D'habitudes, de goûts nous avons tous changé.
Monsieur menait jadis une vie assez triste ;
Maintenant, engoué de son cher journaliste,
Et cédant avec joie à ses moindres désirs,
Il appelle chez lui les arts et les plaisirs ;
Chaque semaine il donne un dîner littéraire ;
Des gazettes il fait sa lecture ordinaire,
Il juge les auteurs, à leurs œuvres souscrit,
Et croit avec Valcour apprendre de l'esprit.
Ce n'est point tout encor. Saint-Clair, mon jeune maître,
Agit comme son père, et va plus loin peut-être :
Il a quitté son droit, et veut se faire auteur.
De notre journaliste ardent admirateur,
Il n'écoute que lui, s'est mis à son école,
En a fait son ami, son héros, son idole,
Et soumet à ses lois son cœur et sa raison :
C'est une rage enfin ; à toute la maison
Cet homme merveilleux a tourné la cervelle.
Il n'est pas, en un mot, jusqu'à mademoiselle...

BELVAL.

Qu'entends-je !

JUSTINE.

Eh mais, Valcour est aimable, galant,

Il est rempli d'esprit, de grâce, de talent,
Il écrit bien, il tourne un couplet à merveille;
Et l'on arrive au cœur en séduisant l'oreille.
N'est-il pas vrai, monsieur?

BELVAL.

O ciel! il se pourrait!
Que m'as-tu dit, Justine? Agathe l'aimerait!...
Mais oui, j'en suis certain, contre elle tout dépose;
De ses froideurs pour moi voilà quelle est la cause.

JUSTINE.

Allons, tendre amoureux, calmez ce grand courroux;
Ne devinez-vous pas que je me ris de vous,
Et qu'à vous tourmenter un instant je m'amuse?

BELVAL.

Comment!

JUSTINE.

Ne craignez rien; profitez de ma ruse;
On vous chérit.

BELVAL.

Alors pourquoi te faire un jeu...

JUSTINE.

Mais j'aperçois Marcel, retirez-vous un peu.

SCÈNE II.

MARCEL, JUSTINE.

MARCEL.

Te voilà, mon enfant? viens donc que je t'embrasse.

JUSTINE.

Non, laisse-moi.

MARCEL.

Justine !

JUSTINE.

Ah ! laisse-moi, de grâce,
Embrasseur éternel.

MARCEL.

Mais quelle cruauté !
Je ne t'ai jamais vu cette sévérité.

JUSTINE.

Cela se peut.

MARCEL.

Hier....

JUSTINE.

Chut ! quelqu'un nous écoute.

MARCEL.

Qui donc ?

JUSTINE.

C'est mon cousin. Tu te souviens sans doute
De ta promesse ?

MARCEL.

Oui, oui... mais ce cousin fatal
Où donc est-il, enfin ?

JUSTINE à Belval.

Venez.

SCÈNE III.

MARCEL, BELVAL, JUSTINE.

MARCEL.

Monsieur Belval !

BELVAL.

C'est toi !... déjà ton nom m'avait...

MARCEL.

Je vous présente
Mes hommages, cousin.

JUSTINE.

La rencontre est plaisante!
Mais comment....

MARCEL.

J'ai servi pendant tout un hiver
Chez un vieux procureur où monsieur était clerc.

BELVAL.

Oui, c'est là que Marcel, déployant son adresse,
Faisait de son génie admirer la souplesse,
Et trouvait chaque jour quelques expédiens
Pour soustraire au patron les cadeaux des cliens.
Enfin, pris sur le fait, il fut mis à la porte.

MARCEL.

Pourquoi sur le passé revenir de la sorte?
J'étais un peu fripon, et vous fort libertin.
Chacun a son penchant, tel est notre destin:
Il faut payer tribut à l'humaine faiblesse.
Les exemples d'ailleurs corrompaient ma jeunesse,
Je me perdais, monsieur, avec ce procureur;
Aussi pour r'habiller tout-à-fait mon honneur,
De mes écarts nombreux pour clore enfin la liste,
Pour me conserver pur, je sers un journaliste.

BELVAL.

Peste! quelle réforme!

MARCEL.

Oh! c'est un bon métier.

JUSTINE.

Oui, le poste est brillant! valet d'un gazetier!

MARCEL.

Qu'appelles-tu? valet! dis donc son secrétaire.
Il m'estime, son cœur est pour moi sans mystère;
Je connais, comme lui, ses vœux et ses projets;
Je concours à sa gloire et j'aide à ses succès.
De mon habileté sans cesse il a des preuves;
Je prépare un article, ou revois des épreuves;
Bien souvent ses arrêts par moi seul sont dictés;
Au théâtre je vais juger les nouveautés,
Puis il ajuste alors ce que je lui raconte:
C'est moi qui vois la pièce, et Valcour en rend compte.
Mais laissons tout cela; parlez-moi franchement,
Voyons, quel est le but de ce déguisement?

BELVAL.

De monsieur Dubuisson la fille est adorable,
Marcel!

MARCEL.

Ah! je comprends. Oui, certe, elle est aimable.

BELVAL.

Chez son oncle Dormeuil, un avocat fameux,
Je la voyais souvent; elle agréa mes vœux.
Dormeuil, instruit par nous, approuva ma tendresse.
Il m'aurait confié le bonheur de sa nièce;
Mais monsieur Dubuisson, sur mon compte abusé,
De m'accepter pour gendre a toujours refusé.
Il ne me connaît pas, et ne dit point la cause
Qui l'éloigne des nœuds que Dormeuil lui propose.

MARCEL.

Je devine le reste. Employé par Valcour,

Vos travaux près de lui serviraient votre amour ;
Sans cesse vous verriez celle qui vous est chère ;
Vous mettriez vos soins à captiver son père,
A gagner son estime et son affection.

JUSTINE.

C'est cela. Que dis-tu de mon invention ?

BELVAL.

Puis-je compter sur toi, Marcel ? sur ton silence ?
Tu sais lorsqu'on me sert comment je récompense.

MARCEL.

Oui, j'en dois convenir, vous êtes généreux.
Du temps que je portais vos billets amoureux,
Vous vous conduisiez bien, je n'avais rien à dire,
L'argent roulait. Monsieur, vous souvient-il d'Elmire,
Cette chanteuse ?...

BELVAL.

Allons !

MARCEL.

Vous en teniez ma foi.
Avouez ; celle-la m'a donné de l'emploi !...
Et du profit ! Elmire était des plus jolies.

BELVAL.

Marcel, encore un coup, laisse-là mes folies.

MARCEL.

Soit, je veux vous servir, et non pas vous fâcher.
Voyons donc. De Valcour vous voulez vous cacher ;
Mais si nous le mettions dans votre confidence ?
Je saurais l'engager....

JUSTINE.

Non pas. Quelle imprudence !

Vous ne pouvez, monsieur, être trop circonspect.

MARCEL.

Mais par quelle raison...

JUSTINE.

Ton Valcour m'est suspect,
Et ses prétentions sont encore inconnues.
Sur Agathe lui-même il peut avoir des vues.

MARCEL.

Qui? lui! tu t'y connais! s'il désirait sa main,
Il n'aurait qu'à parler, il l'obtiendrait soudain,
Et puis ignorerais-je un secret de la sorte?
Non; il n'y pense pas.

JUSTINE.

Nous verrons.

BELVAL.

Il n'importe,
Ne me découvre point.

MARCEL.

Je vous obéirai,
Et comme rédacteur je vous présenterai.

SCÈNE IV.

MARCEL, BELVAL, DORMEUIL, JUSTINE.

DORMEUIL.

Vous en ces lieux, Belval? Hé, qu'y venez-vous faire?
Quoi! ne craignez-vous pas le courroux de mon frère?
S'il savait...

JUSTINE.

Son courroux ne nous fait point de peur;
Nous sommes de Valcour le collaborateur.

DORMEUIL.

Que me contes-tu là? quelle plaisanterie!

BELVAL.

Oui, monsieur; pardonnez cette supercherie.
Vivre éloigné d'Agathe est un affreux tourment;
Je hasarderais tout pour la voir un moment.
Excusez une ruse où mon espoir se fonde.
Justine a tout conduit, et Marcel me seconde :
Je deviens par leurs soins rédacteur de journal.

DORMEUIL.

C'est une extravagance; y pensez-vous, Belval?...
Mais je sais compatir aux chagrins de votre âge,
Et de vous condamner je n'ai pas le courage.
Le hasard sert parfois les projets les plus fous :
Réussissez, mon cher, et vous êtes absous.

BELVAL.

Ah! monsieur, vos bontés doublent mon espérance!
Oui, je dois réussir.

DORMEUIL.

Ayez de la prudence.
De ce Valcour surtout il faut vous méfier;
Il fait, assure-t-on, un fort vilain métier:
Il sait avec adresse en éviter la honte;
Mais on m'a raconté cent choses sur son compte...

JUSTINE.

Marcel nous instruira.

MARCEL.

Comment ?

JUSTINE.

Oui, tu pourrais
Entrer dans notre ligue, et livrer ses secrets.

MARCEL.

Et pour qui me prends-tu ? Je ne suis point un traître.
Valcour est honnête homme, il m'aime, il est mon maître.
Je voulais vous aider sans lui manquer de foi ;
Mais s'il faut le trahir ne comptez plus sur moi.

BELVAL.

Va, je n'exige rien dont le devoir s'offense.
Consens à m'introduire, et garde le silence,
C'est tout ce que je veux. Que ton cœur soit touché ;
(Lui donnant une bourse.)
Allons, Marcel !... Voici les arrhes du marché.

MARCEL.

Sur ce pied-là, j'accepte.

JUSTINE.

Ah ! fripon... Il me semble
Que j'entends monsieur... Oui.

DORMEUIL.

Bon; laissez-nous ensemble.
Je vais tenter encor de lui parler pour vous.

SCÈNE V.

DUBUISSON, DORMEUIL.

DUBUISSON, un journal à la main.

Oui, cet article-là fera bien des jaloux.

DORMEUIL.

Vous paraissez joyeux.

DUBUISSON.

Ah, ah! c'est vous, mon frère?
Par quel hasard?...

DORMEUIL.

Je viens vous parler d'une affaire.

DUBUISSON.

Eh bien, l'avez-vous lu?

DORMEUIL.

Quoi?

DUBUISSON.

L'article.

DORMEUIL.

Comment?

DUBUISSON.

Du journal.

DORMEUIL.

Que dit-il? quel grand événement?...

DUBUISSON.

On y parle de moi.

DORMEUIL.

De vous?

DUBUISSON.

De moi, vous dis-je.

DORMEUIL.

De vous, dans le journal?

DUBUISSON.

Et cela vous afflige?

DORMEUIL.

Non; mais à quel propos, enfin?

DUBUISSON.

Je suis cité
Pour ma philanthropie et mon humanité.
On dit que tout l'hiver j'ai nourri ma commune,
Des pauvres ouvriers secouru l'infortune,
Et que j'ai le premier, proposant des travaux,
Souscrit pour réparer les chemins vicinaux.

DORMEUIL.

Quoi! voilà le motif....

DUBUISSON.

Oui; c'est, je le parie,
De mon ami Valcour une galanterie.
Il exagère un peu, je crois, mais c'est égal.

DORMEUIL.

Mon frère!

DUBUISSON.

Quel honneur! je suis dans le journal!

DORMEUIL.

Allons, vous vous moquez.

DUBUISSON.

Voilà comme vous êtes;
Toujours contrariant, et frondeur des gazettes:
Rien de ce qu'on y lit n'est par vous approuvé.
Vous faites l'esprit fort.

DORMEUIL.

Le mot est bien trouvé.
Revenons à l'objet qui près de vous m'attire.

DUBUISSON.

Mais nous verrons un peu ce que vous pourrez dire

D'un morceau que Valcour va bientôt insérer.
Vous serez, malgré vous, forcé de l'admirer.
Il définit l'esprit, le talent, le génie...
C'est magnifique !

DORMEUIL.

Eh quoi ! toujours cette manie !
Je ne vous conçois plus, mon frère, en vérité,
Depuis que de Valcour vous êtes entêté.
Quel est donc ce pouvoir que sur vous il exerce ?
Vous qui, pendant trente ans occupé du commerce,
Jouissez maintenant du fruit de vos labeurs,
Vous, dont les goûts étaient simples comme les mœurs,
Et qui, vous renfermant au soin de vos affaires,
Étranger aux journaux, aux débats littéraires,
Content de votre état, vous borniez à savoir
Diriger des commis et conduire un comptoir :
Tout à coup on vous voit, d'un zèle fanatique,
Vous lancer dans les arts et dans la politique;
Les gazettes, voilà votre amour, votre loi;
Leurs arrêts sont pour vous des articles de foi ;
Devant un feuilleton votre esprit se prosterne;
Un mince rédacteur à son gré vous gouverne,
A votre propre avis il vous fait renoncer,
Et par vous-même enfin vous n'osez plus penser.
Mon frère, pardonnez: c'est être trop crédule ;
Votre facilité va jusqu'au ridicule...
Non, ce n'est pas agir en homme de bon sens,
Et partout, je le sais, on rit à vos dépens:
Je vous en avertis.

DUBUISSON.

Grand merci, mon beau-frère ;
Mais, si l'on rit de moi, ce n'est pas votre affaire.

On est d'âge, peut-être, à savoir ce qu'on fait.
J'agis comme je veux, et je vois qui me plaît.
Je me puis occuper et de vers et de prose,
De beaux-arts, de journaux, ou de tout autre chose,
Sans qu'aucun ait le droit de le trouver mauvais.
Je ne me mêle pas, je crois, de vos procès;
Et lorsque vous allez, plein de votre science,
Du juge et du plaideur lasser la patience,
Je ne viens pas après vous faire la leçon :
Traitez-moi, s'il vous plaît, de la même façon.
A donner des avis votre obligeance est grande;
Mais attendez du moins que l'on vous en demande.

DORMEUIL.

Vous vous fâchez, mon frère, assez mal à propos;
Et mon zèle....

DUBUISSON.

Devrait me laisser en repos.

DORMEUIL.

A vous parler sans fard l'amitié m'autorise.
Nous nous devons l'un l'autre une entière franchise,
Et de votre côté par des avis pareils
Si vous jugiez....

DUBUISSON.

Qui? moi, vous donner des conseils!
Je me rends trop justice.

DORMEUIL.

Ah! d'un esprit tranquille....

DUBUISSON.

Non, je ne suis qu'un sot.

DORMEUIL.

Songez....

DUBUISSON.

Un imbécile ;
Je n'ai d'opinion que ce qu'on me prescrit,
Et vous seul ici-bas vous avez de l'esprit.

DORMEUIL.

Ah! c'est trop prolonger cette plaisanterie.
Parlons un peu raison, mon frère, je vous prie.

DUBUISSON.

Mais aussi vous venez toujours me sermonner.

DORMEUIL.

A ma sincérité vous deviez pardonner ;
Et sur un mot d'abord votre courroux s'exhale!

DUBUISSON.

Eh bien, n'en parlons plus ; mais trêve de morale.
Me le promettez-vous?

DORMEUIL.

Soit, je vous le promets.
Au gré de vos désirs agissez désormais.
Quoique de tout ceci je redoute la suite,
Vous ne m'entendrez plus blâmer votre conduite.
Mais du moins vos enfans, les enfans de ma sœur,
Permettez-moi...

DUBUISSON.

Je veux qu'ils me fassent honneur
Je ne suis pas savant, tout haut je le confesse ;
Dans le fond d'un comptoir j'ai passé ma jeunesse,
Sans éducation, comme un simple apprenti...
Ce n'est pas que souvent je n'aie assez senti

Que je n'étais pas là dans ma sphère... N'importe,
Je me suis résigné. Mais je dois faire en sorte
De me rendre célèbre au moins par mes enfans;
Et je veux que tous deux brillent par leurs talens.

DORMEUIL.

Pour atteindre ce but, désirable sans doute,
Franchement, croyez-vous prendre la bonne route,
Mon frère? A vos enfans vous inspirez vos goûts....
Que les vers, les journaux soient sans danger pour vous,
Fort bien; mais peuvent-ils apprendre à votre fille
A conduire un ménage en mère de famille?
Est-ce en ne fréquentant qu'auteurs et gazetiers,
En singeant leurs travers, en courant les foyers,
Que Saint-Clair du barreau pourra suivre l'étude,
Et des nobles penchans contracter l'habitude?
Craignez ces passe-tems et ces sociétés,
Qui terniront bientôt ses belles qualités.
Vous perdez votre fils avec ce faux système.

DUBUISSON.

Au contraire, il apprend... Mais le voici lui-même.

SCÈNE VI.

DUBUISSON, SAINT-CLAIR, DORMEUIL.

SAINT-CLAIR.

Comment vous va, mon père?.. Ah! mon oncle, bonjour.

DUBUISSON.

As-tu vu ce matin le cher ami Valcour?

SAINT-CLAIR.

Pas encor; mais hier nous avons fait ensemble
Un souper!...

DUBUISSON.

Bien!

SAINT-CLAIR.

Ainsi quelquefois je rassemble
Des amis de Valcour, journalistes, auteurs,
Tous charmans, et surtout profonds littérateurs.

DUBUISSON.

A merveille!

SAINT-CLAIR.

Plusieurs enrichiraient la scène,
S'ils le voulaient. L'un d'eux, qui trois fois par semaine
Juge dans un journal le théâtre français,
Obtient aux boulevarts de très-jolis succès.

DUBUISSON.

Oui? ta société n'était pas mal choisie!
Un jeune homme profite en bonne compagnie:
Je suis content de toi.

SAINT-CLAIR.

Vous êtes indulgent.

DUBUISSON.

Non, c'est fort bien.

SAINT-CLAIR.

J'aurais besoin d'un peu d'argent.

DUBUISSON.

Tu reçus cent écus la semaine passée.

SAINT-CLAIR.

C'est que tout est si cher.

DUBUISSON.

La somme est dépensée?
Je te baise les mains.

DORMEUIL.

Votre fils a raison;
Je blâme vos refus, ils sont hors de saison.
Songez donc que Saint-Clair traite des journalistes,
Vit avec des auteurs, fréquente les artistes;
Et vous ne lui donnez, restreignant ses désirs,
Que cinq cents francs par mois pour ses menus plaisirs!
C'est trop peu.

DUBUISSON.

Qu'il s'arrange.

SAINT-CLAIR.

Ah! l'aimable soirée!
Du souvenir encor mon âme est enivrée!
On a parlé journaux, théâtre, nouveautés;
Plusieurs points importans ont été discutés;
Chaque convive a lu quelqu'un de ses ouvrages;
Mais Valcour a surtout enlevé les suffrages.

DUBUISSON.

Je le crois bien.

SAINT-CLAIR.

Enfin, cédant à leurs souhaits,
Moi-même à ces messieurs j'ai soumis des couplets.

DUBUISSON.

Quoi! tu fais des couplets?

SAINT-CLAIR.

Le désir de vous plaire...

DUBUISSON.

En vers ?

SAINT-CLAIR.

Assurément.

DUBUISSON.

Quel bonheur pour un père !
Et dis-moi, ces messieurs ont-ils été contens ?

SAINT-CLAIR.

Ils ont tous à l'envi célébré mes talens ;
Ils m'ont trouvé du goût, du trait, et de la grâce ;
Mais tant de complimens...

DORMEUIL.

L'éloge t'embarrasse ?
Ah ! nul de tes amis n'a voulu te tromper :
On a bien de l'esprit quand on donne à souper !

DUBUISSON.

Il faut les imprimer.

DORMEUIL.

J'attends un exemplaire.

SAINT-CLAIR.

Peut-être le public se montrera sévère ?

DUBUISSON.

Non, tes vers sont charmans ; ne crains aucun échec.

SAINT-CLAIR.

Mon père, ce souper m'a vraiment mis à sec.

DUBUISSON.

Encor ?

SAINT-CLAIR.

N'en parlons plus, puisque cela vous fâche.
A vous plaire je veux travailler sans relâche;
C'est le but des efforts que l'on me voit tenter.
Oui, vous serez content. Déjà, sans me flatter,
J'ai fait quelques progrès dans la littérature,
J'y puis tenir un rang.... Valcour du moins l'assure:
Mais vous en jugerez; car avant peu, je croi,
Vous verrez au Phénix un article de moi.

DUBUISSON.

Un article de toi? se peut-il?

SAINT-CLAIR.

Oui, mon père.

DUBUISSON.

Un article!

SAINT-CLAIR.

Mais oui.

DUBUISSON,

Vous l'entendez, mon frère;
Il a fait un article!

DORMEUIL.

Eh! tout le monde écrit.

DUBUISSON.

Je vous le disais bien qu'il aurait de l'esprit.
Et Valcour?....

SAINT-CLAIR.

Il prétend que cet écrit m'honore.
C'est un morceau soigné.

DUBUISSON.

Soigné! voyez, encore!

SAINT-CLAIR.

Et qui fera du bruit.

DUBUISSON.

Oui?

SAINT-CLAIR.

Je vous en réponds.

DUBUISSON.

C'est charmant!.. Tu dis donc que tu n'es pas en fonds?

SAINT-CLAIR.

Il est vrai; mais, mon père, excusez ma demande.
Jusqu'à la fin du mois il faudra que j'attende.

DUBUISSON.

Un article!... Mon fils!... Tiens, voilà cinq cents francs.

SAINT-CLAIR.

Ah! c'est trop de bonté! je crains d'abuser....

DUBUISSON.

Prends.

Que ton oncle surtout....

DORMEUIL.

Je ne vois rien, mon frère.
Et, d'ailleurs, ses talens méritent un salaire.
Oui, vous avez grand tort de vous cacher de moi.
Récompensez-le bien.

DUBUISSON.

Est-il de bonne foi?

Un tel discours....

DORMEUIL.

Allons, mon neveu, du courage.

Il faut avec ardeur te remettre à l'ouvrage ;
Travailler pour la gloire et l'immortalité !
Tu n'as ni beaucoup lu, ni beaucoup médité ;
Qu'importe ? le savoir, au fait, est peu de chose ;
S'instruire est superflu : va, n'apprends rien, compose.
L'étude refroidit l'imagination ;
Le génie est plus fier, libre d'instruction.
Auteur et rédacteur, cède au feu qui t'inspire.
Saisissant tour à tour la férule et la lyre,
Juge les écrivains, signale leurs défauts,
Puis prétends au théâtre à des lauriers nouveaux ;
Excite les transports de la foule enivrée ;
Obtiens l'insigne honneur d'amuser la livrée,
De provoquer sa joie au choc des calembourgs,
Ou d'arracher des pleurs au peuple des faubourgs.
Allons, poursuis, mon cher, que ton mérite brille :
Nous aurons un grand homme enfin dans la famille !

SAINT-CLAIR.

Mon oncle, je ne sais qui peut vous engager
A me railler sans cesse, à me décourager ?

DUBUISSON.

En effet, votre humeur ne saurait se comprendre.
Voyons donc ce qu'en lui vous trouvez à reprendre.

DORMEUIL.

Vous me le demandez ! vous, qui lui permettez
D'employer sa jeunesse à des futilités ?
Eh quoi ! vous admirez son ignorance extrême !
Lorsque, tranchant sur tout, et content de lui-même,
D'un tas de beaux esprits pratiquant les leçons,
Il néglige son droit pour rimer des chansons,
Vous vous extasiez ! vous criez au prodige !

En critique, bien plus, vous souffrez qu'il s'érige;
Qu'il s'arroge le droit d'endoctriner autrui!...
Voilà ce que partout on rencontre aujourd'hui!
De ces petits messieurs l'espèce ici pullule;
Imberbes professeurs, ils tiennent la férule;
Et naguère on a vu Ducis en cheveux blancs
Essuyer les brocards d'un censeur de vingt ans.

DUBUISSON.

Bah! vous déraisonnez.

SAINT-CLAIR.

Vous êtes bien sévère.

DORMEUIL.

Va, je m'en prends à toi beaucoup moins qu'à ton père:
Son fol aveuglement te perdra sans retour.
C'est lui qui te livrant à son monsieur Valcour....

DUBUISSON.

Allons, nous y voilà! votre haine constante....

DORMEUIL.

Mais....

DUBUISSON.

Eh bien! moi, je veux que mon fils le fréquente,
Le voie à chaque instant, se modèle sur lui,
Le prenne pour conseil, pour guide et pour appui.
Je l'ordonne.

DORMEUIL.

Saint-Clair, j'ose ici te prédire
Que Valcour....

SAINT-CLAIR.

Je me tais, mon oncle, et me retire.

Dans vos préventions je vous vois affermi;
Et je ne puis entendre insulter mon ami.

(Il sort.)

SCÈNE VII.

DUBUISSON, DORMEUIL.

DORMEUIL.

Mon frère....

DUBUISSON.

Serviteur; je vous quitte la place.

DORMEUIL.

Écoutez.

DUBUISSON.

Je ne puis.

DORMEUIL.

Encore un mot, de grâce.

DUBUISSON.

Est-ce un nouveau sermon que vous me préparez?
Ou bien contre Valcour quelque....

DORMEUIL.

Non, demeurez.
Laissons cela. Belval demande votre fille;
Vous connaissez son bien et surtout sa famille.

DUBUISSON.

Cent fois sur ce sujet voulez-vous revenir?
Je vous l'ai dit, Belval ne peut me convenir.

DORMEUIL.

Eh pourquoi? cet hymen de tout point est sortable.

DUBUISSON.

Il ne me convient pas.

DORMEUIL.

Mais soyez équitable :
Belval a des talens, des mœurs, de la raison.

DUBUISSON.

Soit.

DORMEUIL.

Il est estimé.

DUBUISSON.

Je ne vous dis pas non.

DORMEUIL.

Son rang et son état doivent vous satisfaire ;
Il va le mois prochain être reçu notaire.

DUBUISSON.

J'en demeure d'accord. Mais, malgré tous vos soins,
Il n'aura pas ma fille.

DORMEUIL.

Expliquez-vous du moins ;
Donnez une raison, c'est trop vous en défendre :
Voyons, mon frère.

DUBUISSON.

Eh quoi, j'irais choisir pour gendre
Un homme qui n'écrit que sur papier timbré ;
Parlant toujours douaire, acquêts ou réméré ;
Qui du code civil fait sa seule lecture ;
Étranger aux beaux-arts, à la littérature ;

Et qui, pour tout mérite, habile en son état,
Sait rédiger un acte et dresser un contrat?
N'y comptez point : je veux devenir le beau-père
De quelque homme d'esprit, et non pas d'un notaire.

DORMEUIL.

Vous perdez la raison.

DUBUISSON.

Et, sans plus différer,
A ma fille à l'instant je vais le déclarer.
Justine!... C'est chez vous qu'on brave ma puissance,
Et que cette amourette a, dit-on, pris naissance;
J'y veux mettre ordre enfin.... Justine!.... Je prétends
Selon mes volontés établir mes enfans....
Justine!... Mais voyez un peu si cette fille....

SCÈNE VIII.

JUSTINE, DUBUISSON, DORMEUIL.

JUSTINE.

Me voici.

DUBUISSON.

C'est heureux! il faut qu'on s'égosille
Pour obtenir enfin la faveur de vous voir?

JUSTINE.

Mon Dieu, monsieur, j'accours.

DUBUISSON.

Je voudrais bien savoir
Qui peut vous retenir lorsque je vous appelle?

JUSTINE.

J'étais occupée.

DUBUISSON.

Oui! la réponse est nouvelle.

Et que faisiez-vous donc?

JUSTINE.

Mais voyez le grand mal!
J'étais tranquillement à lire le journal.

DUBUISSON.

Tu lisais le journal? Quoi! ma pauvre Justine....

JUSTINE.

C'est mon plus grand plaisir; mais j'ai tort, j'imagine...

DUBUISSON.

Non pas; bonne lecture! elle te fait honneur.
Tu formeras ainsi ton esprit et ton cœur.
Tâche d'en inspirer le goût à ta maîtresse :
Les journaux, mon enfant, instruisent la jeunesse.
Et, dis-moi, quel morceau te captivait au point?...

JUSTINE.

Ce passage instructif conte de point en point
Les malheurs d'un mari qui plaide en adultère;
Le tout est détaillé!...

DUBUISSON.

Sotte!

DORMEUIL.

Comment, mon frère!
Bonne lecture!

DUBUISSON.

Allons, vous m'excédez aussi.
(A Justine.)
Faites venir ma fille.

JUSTINE.

Oui, monsieur.... La voici.

SCÈNE IX.

JUSTINE, AGATHE, DUBUISSON, DORMEUIL.

DUBUISSON.

Vous venez à propos, approchez-vous, Agathe.
Je sais quel est l'hymen dont votre oncle vous flatte
Mais apprenez de moi que son espoir est vain,
Et que jamais Belval n'obtiendra votre main.
Si vous l'aimez, eh bien! mon refus vous dégage.
Gardez-vous de le voir, d'y penser davantage;
Et comme chez votre oncle on pourrait vous donner
Quelque mauvais conseil propre à vous entraîner,
D'y remettre les pieds je vous fais la défense.
Vous m'avez entendu? cela suffit, je pense.
(A Dormeuil.)
Pour vous, quitte du soin dont vous étiez chargé,
Vous pouvez retourner vers votre protégé,
Mon frère. Qu'à ses vœux désormais il renonce.
Je me suis expliqué; portez-lui ma réponse.

SCÈNE X.

JUSTINE, AGATHE, DORMEUIL.

AGATHE.

Ah! mon oncle, parlez, que s'est-il donc passé?
Contre moi, contre vous, mon père est courroucé!
D'où naît cette rigueur qui m'étonne et m'accable?

DORMEUIL.

De son emportement je crains d'être coupable.

Oui, de le ménager il eût été besoin,
Et peut-être, en effet, je l'ai poussé trop loin;
Je n'ai pu réprimer ma juste impatience.

AGATHE.

Que vais-je devenir?

DORMEUIL.

Ne perds pas confiance;
Allons, nous tâcherons de réparer le mal.
Il est trop vrai, mon frère a refusé Belval;
Mais d'aucun autre hymen il ne t'a menacée:
Il pourra s'adoucir, et changer de pensée.

AGATHE.

Ah! s'il veut me contraindre à prendre un autre époux...

DORMEUIL.

Va, nous le fléchirons.

AGATHE.

Je n'espère qu'en vous.

DORMEUIL.

Rien n'est encor perdu. Viens, calme-toi, ma nièce,
Du courage, et toujours compte sur ma tendresse.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

VALCOUR, MARCEL.

MARCEL.

Je me suis acquitté de vos commissions.
Voilà les livres.

VALCOUR.

Bien.

MARCEL.

Et vos lettres.

VALCOUR.

Voyons.

(Il lit.)

« Un jeune auteur à vous se recommande ;
» Pour son début il vous demande
» Votre indulgence et vos conseils. »
Oui parbleu, je me rends à des billets pareils.
Je n'en saurais douter, c'est quelque pauvre hère
Qu'enivre un fol orgueil : je dois être sévère.
(Il continue à lire.)
« Je vous adresse..... »
Ah! ah! c'est différent! Cet homme-là sait vivre!
Et puis il est modeste, aux conseils il se livre.
C'est fort bien, et par moi son ouvrage appuyé....
Le vin est-il venu, Marcel?

MARCEL.

Oui, port payé.

VALCOUR.

Quelle espèce ?

MARCEL.

Madère, et cinquante bouteilles.

VALCOUR.

(Lisant un autre billet.)

C'est honnête. Passons... Hem !... « Vous êtes un sot ;
» Si de moi désormais vous osez dire un mot,
» Je vous couperai les oreilles. »

MARCEL.

L'autre billet, monsieur, était plus de mon goût.

VALCOUR.

Style d'auteur tombé ; va, ce n'est rien du tout.
Ma critique un peu vive a rouvert ses blessures.
(Parcourant sa correspondance.)
Des plaintes... Des dîners... Des loges... Des injures...
Je verrai tout cela.

(Il met les papiers dans sa poche.)

MARCEL.

C'est le plus court.

VALCOUR.

Enfin,
Mon article spectacle ?

MARCEL.

Il paraîtra demain.

VALCOUR.

Bon.

MARCEL.

Il est fort piquant; mais, si j'ose le dire,
Assez mal à propos vous maltraitez Elmire.

VALCOUR.

Comment donc?

MARCEL.

Je conviens qu'elle a quelques défauts;
Mais elle n'eut jamais celui de chanter faux :
Et vous l'en accusez! l'injustice est trop forte.

VALCOUR.

Bah! bah!

MARCEL.

Vous vous nuisez en jugeant de la sorte.

VALCOUR.

Non; d'un public malin je flatte le penchant :
Qu'importe d'être juste alors qu'on est méchant?

MARCEL.

Depuis un mois, toujours vous critiquez Elmire :
Vous la désespérez.

VALCOUR.

C'est ce que je désire.

MARCEL.

Monsieur!

VALCOUR.

L'éloge après lui semblera plus doux.
Je sais ce que je fais.

MARCEL.

Ah! c'est très mal à vous;
Et moi qui la connais...

VALCOUR.

Oui, je me la rappelle.
Les lettres de Belval que tu portais chez elle...
De ce même Belval qui d'Agathe en ce jour...
Auprès d'Elmire alors tu servais son amour.
Tu m'as conté cela vingt fois.

MARCEL.

C'est elle-même.
Une femme charmante et d'un talent extrême.

VALCOUR.

Eh bien, tu la verras, avec humilité,
Venir ici, Marcel, implorer ma bonté.
J'en suis sûr.

MARCEL.

Je comprends, vous voulez qu'on vous flatte.

VALCOUR.

Et dis-moi, ce Belval qu'on croit aimé d'Agathe,
Courtisait donc Elmire?

MARCEL.

Oh! c'était un amour...

VALCOUR.

Il écrivait...

MARCEL.

Comment! deux ou trois fois par jour.

VALCOUR, à part.

Bien!... Si de ces billets je puis me rendre maître...

MARCEL.

J'étais le confident.

VALCOUR, à part.

Oui, ce moyen peut-être...

MARCEL.

Mais épargnez Elmire ; il faut la ménager.

VALCOUR.

Soit, j'en dirai du bien, Marcel, pour t'obliger.

MARCEL.

Vraiment ?

VALCOUR.

Je le promets, je veux te satisfaire.

MARCEL.

J'y compte.

VALCOUR.

Et l'autre article ?

MARCEL.

Ah ! sur le ministère ?
On ne peut l'insérer, monsieur, avant trois jours.

VALCOUR.

Ah ! tant pis. Ces gens-là me retardent toujours.

MARCEL.

Comme vous y traitez le comte de Valbonne !

VALCOUR.

L'ancien ministre ? Eh bien ?

MARCEL.

Eh bien, cela m'étonne.

VALCOUR.

Pourquoi ?

MARCEL.

Votre journal serait tombé sans lui ;
Il vous a prodigué des secours, de l'appui ;

Naguère vous vantiez ses talens, sa justice;
Maintenant.....

VALCOUR.

Quoi, Marcel, es-tu donc si novice?
Ma foi, je te croyais plus d'esprit que cela.

MARCEL.

Que trouvez-vous de sot à ce que je dis là?

VALCOUR.

Hé d'où diable sors-tu? ma conduite est fort sage:
C'est le train d'à présent, la coutume, l'usage.
D'ailleurs, en nous servant, soyons de bonne foi,
On ne fait rien pour nous, on n'agit que pour soi:
Tout est calcul. Ainsi de faveur, de louange
Entre nous et les grands il se fait un échange;
Et tu conçois alors qu'un bienfaiteur n'est rien,
S'il n'est plus en état de nous faire du bien.
Valbonne me servit, il me tira de peine,
J'en conviens; mais veux-tu que, nouveau Lafontaine,
J'aille en une élégie exprimer mes regrets,
Célébrer ses vertus et chanter ses bienfaits?
Non, sa chute, Marcel, me dégage et m'acquitte;
Perdant le portefeuille, il perd tout son mérite;
J'ai dû l'abandonner puisqu'il est sans pouvoir,
Et vers son successeur détourner l'encensoir.

MARCEL.

Ah! vous avez raison. Fi d'un homme inutile!
Pour moi.....

VALCOUR.

Mais revenons, as-tu vu Roberville?

MARCEL.

Je l'ai trouvé, monsieur, enchanté du pamphlet.

VALCOUR.

Vraiment ?

MARCEL.

Il en attend un triomphe complet.
Vous avez su, dit-il, si bien noircir la vie
Du fâcheux concurrent objet de son envie,
Que des droits de Solange il n'est plus alarmé,
Et le compte déjà pour un homme abîmé.
Eh ! mais..... il vous écrit... j'oubliais cette lettre.

VALCOUR, vivement.

Comment !... il eût fallu d'abord me la remettre.
(Se radoucissant.)
Bien. L'ouvrage s'imprime ?

MARCEL.

Oui, j'y viens d'aller voir.

VALCOUR.

Les épreuves, sais-tu.....

MARCEL.

Vous les aurez ce soir ;
On les enverra.

VALCOUR.

Non, va les chercher toi-même :
Cet objet est pour moi d'une importance extrême.
Je puis être en affaire, ou n'être pas ici
Quand on apportera.....

MARCEL.

J'irai.

VALCOUR.

Sur tout ceci,

Tu sens qu'il faut garder le plus profond silence.
Je mets en toi, Marcel, toute ma confiance;
Songe bien....

MARCEL.

Vos bontés vous répondent de moi.

VALCOUR.

Nous n'avons rien de plus à terminer, je croi?
Tout est dit?

MARCEL.

Mais, monsieur...

VALCOUR.

Sais-tu quelque nouvelle?

MARCEL.

A votre souvenir souffrez que je rappelle
Ce jeune rédacteur que vous m'avez promis
D'employer.

VALCOUR.

Il suffit qu'il soit de tes amis:
Je l'accepte.

MARCEL.

Il est là, dans la chambre voisine.

VALCOUR.

Qu'il vienne.

MARCEL.

Entrez, monsieur.

SCÈNE II.

MARCEL, VALCOUR, BELVAL.

VALCOUR.

Il a fort bonne mine.

MARCEL.

Je vous l'avais bien dit.

VALCOUR, assis.

Approchez, mon garçon;
Rassurez-vous. Eh bien, vous voulez, me dit-on,
Travailler au Phénix? l'emploi n'est pas facile!
C'est qu'il faut du talent, de la chaleur, du style!...
On m'assure pourtant que vous n'en manquez pas.

BELVAL.

Monsieur, si vous daignez guider mes premiers pas,
Vous serez, je le crois, satisfait de mon zèle;
Je dois me distinguer sous un si bon modèle.

VALCOUR.

Comment! il a du monde, et s'exprime fort bien!
Je suis déjà content de ce court entretien.
Ah çà, mon cher, il faut que je vous interroge.
Marcel répond de vous, il m'a fait votre éloge;
Mais je dois par moi-même asseoir mon jugement.
Voyons, et répondez surtout sincèrement.
Savez-vous votre langue?

BELVAL.

Eh mais, monsieur, j'espère
Que vous....

VALCOUR.

A la rigueur, ce n'est pas nécessaire :
Nous tenons plus au trait qu'à la correction.

BELVAL.

Pardonnez, j'ai reçu quelque éducation ;
J'écris passablement.

VALCOUR.

Au moins, je le présume.

BELVAL.

En vers, même, parfois, j'ose exercer ma plume.

VALCOUR.

Des chansons, des bouquets ? je vois cela d'ici.

BELVAL.

Non, des odes, monsieur.

VALCOUR.

Avez-vous réussi ?
Car les succès, voilà les meilleures excuses.

BELVAL.

Ces morceaux ont paru dans l'Almanach des Muses.

VALCOUR.

Cela ne prouve rien.... pourtant ce sont des droits
Que j'apprécie. Il est inutile, je crois,
De sonder plus avant votre littérature ?
Vous n'avez du latin reçu nulle teinture,
Sans doute ? et je conçois....

BELVAL.

Si, monsieur, permettez ;
J'ai terminé mes cours et mes humanités.

VALCOUR.

Qui ? vous ?

BELVAL.

Et je suis même assez bon helléniste.

MARCEL.

Du latin et du grec pour être journaliste!
C'est du luxe.

VALCOUR.

Marcel!

BELVAL.

Vous m'étonnez. Eh quoi!
J'avais pensé....

VALCOUR.

Sans doute... oui... mais excepté moi,
Et cinq ou six encor, le reste est peu de chose.
Brisons-là. Puisque c'est Marcel qui vous propose,
Puisque je trouve en vous de l'esprit, du talent,
Je vous reçois, mon cher, rédacteur ambulant.

(*) MARCEL.

C'est un fort joli poste; à tout il peut conduire.

BELVAL.

Et quel est cet emploi?

VALCOUR.

Je vais vous en instruire.
Il donne un peu de peine et force à travailler.
D'abord au chant du coq il faut vous éveiller;
Vous devez, même avant qu'aucun marchand n'étale,
Inspecter les marchés et visiter la halle;
De ce peuple énergique épier les propos,
Étudier sa verve et noter ses bons mots:
A la halle un journal trouve beaucoup à prendre.
De là dans tout Paris vous devez vous répandre;

(*) Valcour, Belval, Marcel.

Il faut le parcourir de l'un à l'autre bout;
Tout entendre, tout voir, rendre compte de tout :
Rien n'est à dédaigner pour remplir les gazettes.
Ainsi, donc avec soin, portez sur vos tablettes
La modiste à l'air prude, et qu'on voit le matin
Rentrant les yeux baissés, et son busc à la main.
Observez sur les quais les livres, les peintures;
Allez aux boulevarts voir les caricatures;
Dites les pots de fleurs tombés sur les passans;
La bonne qu'on courtise et qui perd ses enfans;
Les femmes admirant des nageurs qui s'exercent;
Les chevaux échappés, les voitures qui versent;
Parlez des bateleurs, des tours de gobelets,
Des piétons culbutés par les cabriolets,
Des bagarres, des cris, des rixes, des querelles,
Du luxe des cafés, des enseignes nouvelles:
Notez ces mendians qu'on trouve à chaque pas
Attirant les regards sur des maux qu'ils n'ont pas,
Ou qui, feignant la honte, et courbés dans la boue,
Y groupent autour d'eux des enfans qu'on leur loue.
Surtout soyez au fait de tous les accidens,
Suicides, duels, meurtres, ou guet-apens.
La nuit qu'habilement vos courses soient réglées :
Vous aurez à parler des chanteuses voilées,
Du buveur chancelant qui sort du cabaret,
Du feu qu'on a dompté, du larcin qu'on a fait,
Du météore enfin que la foule regarde,
Et des gens sans aveu ramassés par la garde.
Tel est l'emploi brillant auquel vous vous liez,
Et l'abrégé des soins qui vous sont confiés.

BELVAL.

La tâche est difficile, et demande une étude...

VALCOUR.

Vous en aurez bientôt contracté l'habitude,
Pourvu que vous ayez de l'esprit et du goût,
Du tact, de la mémoire...

MARCEL.

Et des jambes surtout..

BELVAL.

Ah! croyez....

VALCOUR.

De ce jour je fais courir vos gages.
Outre quelques profits, et d'autres avantages,
La place vous vaudra soixante francs par mois.

BELVAL.

Vos bontés....

VALCOUR.

Oui, c'est bien, allez je vous reçois,
Mon cher.

BELVAL.

De mon respect agréez l'assurance,
(En sortant.)
Monsieur. Rien n'est égal à son impertinence.

SCÈNE III.

VALCOUR, MARCEL.

MARCEL.

Eh bien, de mon jeune homme êtes-vous satisfait?

VALCOUR.

Mais c'est un vrai cadeau, Marcel, que tu m'as fait.

MARCEL.

Il parle habilement sur toutes les matières.

VALCOUR.

Je t'assure qu'il a de fort bonnes manières.
Ce garçon-là me plaît, il est fort à mon gré :
Il pourra m'être utile et je l'avancerai....
Un carrosse entre ici.... Sache qui ce peut être.

MARCEL, à la fenêtre.

Une femme.

VALCOUR.

Une femme ?

MARCEL.

Oui ; de cette fenêtre
On ne peut distinguer.... il me semble pourtant....
Je vais m'en éclaircir et reviens à l'instant.

SCÈNE IV.

VALCOUR, seul.

Bien ! je suis seul ; voyons ce que dit Roberville.
(Il lit.)

« Mon cher Valcour, j'ai lu le pamphlet avant de
» l'envoyer à l'imprimeur, et je m'empresse de vous
» en témoigner ma reconnaissance ; il servira parfaite-
» ment mes desseins. Tous les faits que vous imputez à
» Solange sont vrais au fond, ce qui était fort impor-
» tant ; mais vous les avez présentés avec tant d'adresse,
» qu'ils deviennent, sous votre plume, les imputations
» les plus graves : Solange ne s'en relèvera jamais.

» J'ai vu avec plaisir que vous avez suivi mon con-
» seil, et que vous vous êtes servi d'une main incon-
» nue pour faire copier le manuscrit. Votre écriture
» ou la mienne ne doivent point paraître. L'imprimeur
» est sûr, mais cette précaution pouvait seule me
» tranquilliser. »

Oui, la main de Saint-Clair nous était fort utile ;
Il est discret, soumis, et voit comme je veux.

« Ainsi, mon cher Valcour, je vais, grâce à vous,
» être délivré d'un concurrent redoutable, et parvenir
» au but de mes désirs. Alors je pourrai tout pour
» vous ; alors, j'aurai le bonheur de vous arracher
» à des travaux qui sont au-dessous de vos talens, et
» de vous frayer la route aux honneurs que vous mé-
» ritez.

» Adieu, comptez sur un ami dont le crédit sera
» votre ouvrage, et qui veut surtout l'employer à
» vous servir. » ROBERVILLE.

Enfin je touche au but où tendaient tous mes vœux !
Obstacles à ma gloire, enfin je vous surmonte !
Assez de n'être rien j'ai dévoré la honte ;
Assez pour parvenir j'ai courbé mon orgueil :
Du temple des honneurs je vais franchir le seuil !
Ainsi de toutes parts la fortune me flatte,
Je n'ai qu'à dire un mot, j'obtiens la main d'Agathe ;
J'assure mon bonheur par ce riche lien....
Attendons, cependant, ne précipitons rien.
Mes vœux sont un secret qu'ici chacun ignore ;
Et puisque sans danger je peux me taire encore,
Pour disposer Agathe à serrer de tels nœuds,
Perdons d'abord près d'elle un rival dangereux.

Oui, sachons, s'il se peut, l'obtenir d'elle-même;
Détruisons l'ascendant de ce Belval qu'elle aime.
J'y parviendrai; mon plan avec soin médité....

SCÈNE V.

MARCEL, VALCOUR.

MARCEL.

Monsieur! monsieur!...

VALCOUR.

Eh bien?

MARCEL.

Je m'en étais douté;
C'est elle.

VALCOUR.

Qui?

MARCEL.

Cherchez.

VALCOUR.

Parle donc.

MARCEL.

C'est Elmire.

VALCOUR.

Elmire!... Quoi déjà!

MARCEL.

Monsieur, je vous admire.

VALCOUR, à part.

Bien! elle va m'aider à perdre mon rival.

MARCEL.

Vous me l'aviez prédit.

VALCOUR, à part.

Ces lettres de Belval !...
Elle a besoin de moi... je dois compter sur elle.
Essayons.

MARCEL.

La voici.

SCÈNE VI.

MARCEL, ELMIRE, VALCOUR.

(Elle entre précédée d'un domestique qui va placer sur un meuble une superbe pièce d'argenterie, en partie enveloppée.)

ELMIRE, au domestique.

Sortez.

VALCOUR.

Mademoiselle,
Quel fortuné hasard...

ELMIRE.

Je viens pour vous gronder.

VALCOUR.

Moi ?

ELMIRE.

Sérieusement.

VALCOUR.

Puis-je vous demander
Quel est mon crime, au moins ?

ELMIRE.

Le doute est admirable !
Vous êtes, voyez-vous, un homme abominable.

Par nos amis communs je vous ai fait savoir
Quel extrême désir j'ai de vous recevoir;
Mais en vain de ma part sans cesse on vous invite :
Il faut que ce soit moi qui vous fasse visite.

VALCOUR.

Jamais de votre part aucun de nos amis...

ELMIRE.

Serait-il bien possible ! ils m'avaient tant promis...
C'est affreux !... C'est qu'ils sont jaloux des journalistes...
Mais demain à dîner j'aurai quelques artistes,
Ne consentez-vous pas à me dédommager ?

VALCOUR.

J'avais déjà promis... j'irai me dégager.

ELMIRE.

A la bonne heure. Ah çà, vous pensez, j'en suis sûre,
Qu'avide de louange et craignant la censure,
Je veux à votre plume imposer un tribut ?
Eh bien, vous vous trompez, ce n'est pas là mon but.
Vous le savez, Valcour, dans l'art que je cultive,
Jamais jusques à nous la vérité n'arrive.
Tantôt nous rencontrons d'injustes détracteurs;
Tantôt il faut souffrir les sots adulateurs,
Dont chaque soir l'essaim, qui remplit notre loge,
En frondant nos rivaux entame notre éloge;
Mais un ami qui sache indiquer une erreur,
Louer sans complaisance et blâmer sans aigreur,
Qui dans notre intérêt sur nos défauts s'explique,
Et toujours nous instruise alors qu'il nous critique;
Un ami, protecteur de nos pas chancelans,
Dont la sévérité croisse avec nos talens,
Et qui vienne au besoin, poussé d'un zèle austère,

Opposer sa franchise aux bravos du parterre ;
Voilà ce qui nous manque ! et pour ne rien cacher,
Auprès de vous voilà ce que je viens chercher.

VALCOUR.

Vous n'en sauriez douter, un pareil choix m'honore.

ELMIRE.

Me refuserez-vous la grâce que j'implore ?

VALCOUR.

Mais puis-je...

ELMIRE.

Point de mais.

VALCOUR.

Vous le voulez ?

ELMIRE.

Comment !..

VALCOUR.

Il faut donc obéir.

ELMIRE.

Ah ! vous êtes charmant !
Eh bien, sans différer, prouvez-moi votre zèle.
Vous m'avez vue hier dans la pièce nouvelle ;
Que pensez-vous ? voyons.

VALCOUR.

Que vous avez chanté
Comme un ange.

ELMIRE.

D'honneur ?...

VALCOUR.

Vous m'avez enchanté.

Une méthode, un goût! des sons d'une justesse!...
Vous avez enlevé le succès de la pièce.

ELMIRE.

Qui, moi? je n'ose croire...

VALCOUR.

Oui, le fait est constant.

ELMIRE.

Si vous aviez été, Valcour, un peu content,
Demain dans le journal dites-en quelque chose.

VALCOUR.

Comment donc! c'est aussi ce que je me propose.

MARCEL, à part.

Oui, l'article est galant!

ELMIRE.

Vous me ferez plaisir.
Quel ami plus sincère aurais-je pu choisir!
Mais oserai-je aussi vous parler sans réserve?

VALCOUR.

C'est m'obliger.

ELMIRE.

Eh bien, dans le monde on observe
Que vous êtes parfois un peu trop indulgent.

VALCOUR.

Croyez-vous?

ELMIRE.

Qu'il faudrait être plus exigeant.
Florise est grimacière, Églé n'a point de grâce,
Toujours dans ses points d'orgue Aminte s'embarrasse;

N'en convenez-vous pas ? vous les louez pourtant.
Cela vous fait grand tort.

VALCOUR.

Laisse-nous un instant,
Marcel.

ELMIRE.

Eh ! mon garçon, c'est toi ?

MARCEL.

Mademoiselle....

ELMIRE.

C'est un fort bon sujet, intelligent, fidèle.

VALCOUR.

Va, va.

(Marcel sort.)

SCÈNE VII.

ELMIRE, VALCOUR.

VALCOUR.

Nous sommes seuls, laissons de vains discours;
Dépouillons l'artifice, et parlons sans détours.

ELMIRE.

J'ignore....

VALCOUR.

Expliquons-nous en personnes loyales.
Dire du bien de vous, du mal de vos rivales,
En quatre mots voilà ce que vous demandez?

ELMIRE.

Mais....

VALCOUR.

Eh bien, tous ces points vous seront accordés.

ELMIRE.

Quoi! vous consentiriez....

VALCOUR.

Ah! c'est une justice.
Mais de vous, à mon tour, je réclame un service.

ELMIRE.

Parlez.

VALCOUR.

Pour mon ami je ne puis faire moins.

ELMIRE.

Expliquez-vous.

VALCOUR.

Belval vous a rendu des soins?

ELMIRE.

Autrefois, il est vrai, ses vœux....

VALCOUR.

En son délire
Il passait loin de vous le temps à vous écrire.

ELMIRE.

Et des billets charmans! moi qui deux jours entiers
Ne conserve jamais ces sortes de papiers,
J'ai gardé ses billets, tant ils m'avaient su plaire.

VALCOUR.

Et voilà justement de quoi me satisfaire.
Rendez-moi ces écrits si charmans et si doux,
Je vous sers sans scrupule, et ma plume est à vous.

ELMIRE.

Vous rendre....

VALCOUR.

Par ma voix mon ami les réclame.

ELMIRE.

Mais....

VALCOUR.

Tout à l'heure encore il épanchait son âme.

ELMIRE.

Belval ?

VALCOUR.

Il sort d'ici, si j'avais pu prévoir....

ELMIRE, à part.

En effet, en entrant j'ai cru l'apercevoir.
(Haut.)
Il est donc votre ami ?

VALCOUR.

J'ai seul sa confiance.
Tout près de contracter une riche alliance,
Il m'a, sur ces billets, parlé très-sensément.

ELMIRE.

Craint-il que je n'abuse....

VALCOUR

Eh non ! certainement.
Mais de pareils écrits.... cela le contrarie....
On devient scrupuleux alors qu'on se marie.
On veut anéantir tous ces gages d'amour;
On pense qu'ils pourraient s'égarer quelque jour,
Altérer le repos d'une épouse qu'on aime....

ELMIRE.

Eh ! que ne venait-il s'en expliquer lui-même ?

VALCOUR.

C'est ce que je pensais; cela valait bien mieux....
Mais il redoute encor le pouvoir de vos yeux;
Et sa crainte, en effet, est facile à comprendre.
Enfin, quand vous avez ici daigné vous rendre,
J'allais vous demander un moment d'entretien.

ELMIRE.

Cette explication....

VALCOUR.

Vous satisfait. Eh bien,
Il ne faut qu'un seul mot pour terminer les choses.
De ma convention acceptez-vous les clauses?

ELMIRE.

Mais vous n'oublirez pas que vous m'avez promis....

VALCOUR.

Oh! disposez de moi pour vous, pour vos amis.
Sous vos lois désormais ma critique se range,
Et vous dispenserez le blâme et la louange.

ELMIRE.

Fort bien. J'ai ce matin deux répétitions;
Je vous quitte. Songez à nos conditions.

VALCOUR.

Vous pouvez y compter, ma parole est certaine;
Mais les lettres...

ELMIRE.

D'accord, n'en soyez point en peine.
Adieu; vous les aurez avant la fin jour.

VALCOUR, offrant la main.

Permettez, belle Elmire....

ELMIRE.

Adieu, mon cher Valcour.

SCÈNE VIII.

VALCOUR.

Les lettres de Belval! quelle heureuse rencontre!
Ouvertement pour moi la fortune se montre!
D'Agathe maintenant je dois tout obtenir.
Avec art en ses mains je ferai parvenir
Ces écrits qui, bientôt, seront en ma puissance.
Elle est jeune, jalouse et sans expérience;
C'en est fait; et dans peu, richesse, rang, crédit....

SCÈNE IX.

VALCOUR, MARCEL.

MARCEL.

Vous êtes seul?

VALCOUR.

Oui, viens; tu me l'avais bien dit,
Elmire est en effet une femme charmante.

MARCEL.

Je le crois!

VALCOUR.

Son talent de jour en jour augmente.

MARCEL.

Et votre feuilleton ?

VALCOUR.

Ah ! cours sans différer ;
C'était une injustice, il la faut réparer.
Dis qu'on n'imprime pas : je vais à l'instant même
Retoucher cet article.

MARCEL.

Ah ! ma joie est extrême.

VALCOUR.

Mais, avant de sortir, va dans mon cabinet
(Montrant la pièce d'argenterie.)
Enfermer...

MARCEL.

Ah ! j'entends.

VALCOUR.

Si quelqu'un survenait...

MARCEL.

Elle vaut un article ! oh ! vous pouvez m'en croire.

VALCOUR.

Va donc.

MARCEL.

Je la mettrai dans votre grande armoire,
Dans l'armoire aux cadeaux ?

VALCOUR.

Eh ! sans tant de façon...
J'entends venir quelqu'un... C'est monsieur Dubuisson!

SCÈNE X.

DUBUISSON, VALCOUR.

DUBUISSON.

Ah ! je vous trouve enfin !... Mais êtes-vous visible?
Si j'étais importun...

VALCOUR.

Cela n'est pas possible,
Vous le savez.

DUBUISSON.

Mon cher, je suis déjà venu,
Pour vous remercier.

VALCOUR.

Quel service inconnu
Peut m'attirer...

DUBUISSON.

Comment, cher Valcour, quel service?
L'article que pour moi...

VALCOUR.

Je vous y rends justice ;
Et votre dévoûment, pour exemple cité,
Mérite qu'on l'admire, et doit être imité.
Mais il ne sera plus bientôt en ma puissance
De livrer votre nom à la reconnaissance,
De louer vos vertus, du moins dans mes écrits ;
Je quitte le journal.

DUBUISSON.

Ciel !

VALCOUR.

C'est un parti pris.

DUBUISSON.

Et quel motif?...

VALCOUR.

Faut-il avouer ma faiblesse ?

DUBUISSON.

Parlez.

VALCOUR.

Eh bien, déchoir m'humilie et me blesse;
Pour conserver mes droits dans huit jours au plus tard
D'un cautionnement il faut verser ma part;
Et ma fortune...

DUBUISSON.

Bon! c'est cela qui vous gêne ?
On peut trouver des fonds.

VALCOUR.

Je n'en suis pas en peine.
On m'en offre partout, mes amis, mes parens.
Ils savent qu'il me faut cinquante mille francs;
Chacun veut obtenir qu'à lui seul je m'adresse;
Mais accepter répugne à ma délicatesse.

DUBUISSON.

Tenez, vous êtes fier, je vous le dis tout net.

VALCOUR.

Moi ?

DUBUISSON.

Vous, mon cher Valcour.

VALCOUR.

Vous n'avez pas sujet...

DUBUISSON.

J'avancerai l'argent qui vous est nécessaire.

VALCOUR.

Songez donc...

DUBUISSON.

Je le veux.

VALCOUR.

De grâce...

DUBUISSON.

Point d'affaire.
Je vous rendrai service, ou nous nous brouillerons.

VALCOUR.

Mon ami...

DUBUISSON.

Choisissez.

VALCOUR.

Eh bien, oui, nous verrons.

DUBUISSON.

Non, il faut que demain vous touchiez votre somme;
Demain.

VALCOUR.

Vous êtes bien le plus singulier homme!

DUBUISSON.

Soit; mais vous céderez, ou nous sommes brouillés.

VALCOUR.

Ah! vous faites de moi tout ce que vous voulez!

DUBUISSON.

Allons donc!

VALCOUR.

Cependant il faudrait, ce me semble...

DUBUISSON.

Encor ?

VALCOUR.

Qu'auparavant nous convinssions ensemble
Du taux des intérêts, et du remboursement.

DUBUISSON.

Oui, nous en parlerons.

VALCOUR.

Un tel arrangement...

DUBUISSON.

Ah ! j'en sais bien un, moi, que nous pourrions conclure.
Alors, outre les fonds qu'ici je vous assure,
J'aurais à vous compter cinquante mille écus.

VALCOUR.

Comment ?

DUBUISSON.

Ma fille et vous ne me quitteriez plus.

VALCOUR.

Monsieur, permettez-moi de ne pas vous comprendre.

DUBUISSON.

Hé pourquoi ? cet hymen...

VALCOUR.

Je n'y saurais prétendre.
Je ne vous parle pas du peu de bien que j'ai ;
Mais quand le cœur d'Agathe est ailleurs engagé,
Je pourrais, abusant de l'amitié d'un père,
Consentir au malheur d'une fille si chère !
Non, non, n'en parlons plus, c'est un point arrêté.

DUBUISSON, à part.

On n'a pas plus d'honneur et plus de loyauté !
(haut.)
Soit, je n'insiste pas ; mais le temps, je l'espère,
Aux désirs d'un ami vous rendra moins contraire.
(A Saint-Clair, qui entre.)
Saint-Clair vous cherche; adieu, Valcour. Et toi, mon fils,
Tâche de profiter de ses sages avis.
(Il sort.)

SCÈNE XI.

VALCOUR, SAINT-CLAIR.

VALCOUR.

Eh bien, du mélodrame avez-vous su la chute ?

SAINT-CLAIR.

Oui, certes, mais je viens vous rendre la minute
De votre manuscrit; vous l'avez désiré.

VALCOUR.

L'écrit contre Solange ? Et rien n'est égaré ?
Vous avez recueilli les feuilles dispersées....

SAINT-CLAIR.

Oui, toutes par mes soins ont été ramassées.

VALCOUR.

C'est que le moindre oubli...

SAINT-CLAIR.

Tout y doit être.

VALCOUR.

Bon.
Je dois, mon cher Saint-Clair, vous demander pardon ;
J'ai sans doute abusé de votre complaisance.

SAINT-CLAIR.

Non, du tout.

VALCOUR.

Un écrit d'une telle importance,
Aurais-je à quelque scribe osé le confier ?
Je n'avais pas le temps de le recopier ;
Et sans vous....

SAINT-CLAIR.

Une chose ici me semble étrange.

VALCOUR.

Quoi donc ?

SAINT-CLAIR.

Dans cet écrit vous accusez Solange
Des plus vils sentimens, des actes les plus bas,
Vous le déshonorez, et vous ne signez pas !
Ce procédé m'étonne, et je vous le confesse.

VALCOUR.

Bien, mon ami, voilà de la délicatesse.
J'aime en un jeune cœur de pareils mouvemens :
Très-bien. Mais je vous dois des éclaircissemens.
Il est vrai, d'ordinaire un écrit anonyme
Mérite, j'en conviens, le mépris unanime ;
Mais il peut être un bien, suivant l'intention,
Et même devenir une bonne action.

SAINT-CLAIR.

Expliquez-vous ; cela me paraît difficile ;
Je l'avoue.

VALCOUR.

Écoutez. Mon ami Roberville,
Par Solange, un fripon, fourbe des plus adroits,
Voit disputer un poste auquel il a des droits.

Je pouvais, lui prêtant un appui secourable,
Poursuivre ouvertement et perdre un misérable;
Je le devais peut-être, et ne l'ai pas voulu.
A des moyens plus doux je me suis résolu.
De ses nombreux méfaits ma plume accusatrice
A tracé, sans aigreur, une légère esquisse.
Qu'en peut-il résulter? Voyant qu'il est connu,
Par la peur d'un éclat tout à coup retenu,
Craignant qu'aux tribunaux je donne connaissance
Des preuves par écrit qui sont en ma puissance,
Solange, prudemment, à ce premier signal
Va laisser le champ libre à son heureux rival.
Mais je n'ai pas signé! Vous allez, je m'en flatte,
Voir que ma retenue est noble et délicate.
Au bas de cet écrit si j'avais mis mon nom,
Solange était forcé de s'avouer fripon;
Ou, réclamant des lois l'équité protectrice,
Il fallait qu'il osât me traduire en justice.
L'un ou l'autre parti le perdait sans retour:
J'ai des preuves en main plus claires que le jour.
Mais, en ne signant pas, ma bonté se déploie;
Pour fuir le déshonneur je lui laisse une voie.
Il peut crier partout au calomniateur,
Exciter le public contre son délateur,
Et renvoyer la honte à la main ennemie,
Qui dans l'ombre sur lui déversa l'infamie.
Ainsi tout est au mieux: l'un est récompensé,
Et l'autre garde encor l'espoir d'être placé.

SAINT-CLAIR.

Oui, ces distinctions ont droit de me confondre:
A vos raisonnemens je n'ai rien à répondre;
Mais je ne me sens pas tout-à-fait convaincu.

VALCOUR.

Dans le monde, mon cher, quand vous aurez vécu,
Vous saurez maîtriser ce soin qui vous occupe.
Pour n'être pas fripon faut-il donc être dupe?
Non; c'est en évitant et l'un et l'autre excès,
Qu'on sauve son honneur et qu'on marche aux succès.
De ces points délicats je prétends vous instruire;
Par mes conseils, par moi, laissez-vous donc conduire.
Je veux, en reprenant tantôt cet entretien,
Vous dire ce qu'on nomme et le mal et le bien,
Et vous montrer comment, par la philosophie,
Contre les préjugés l'âme se fortifie.
Je vais à mes travaux donner quelques instans;
Mais dans mon cabinet ce soir je vous attends.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

JUSTINE, AGATHE.

AGATHE.

Non, ne m'en parle plus.

JUSTINE.

Quel étrange caprice!
Vous voulez fuir Belval?

AGATHE.

Et je lui rends justice.

JUSTINE.

Bon!

AGATHE.

Ne te moque pas; c'est bien certain.

JUSTINE.

Ainsi,
Vous ne l'aimez donc plus?

AGATHE.

Non vraiment, Dieu merci!

JUSTINE.

A la bonne heure. Mais quand monsieur votre père
Vous a fait ce matin la défense sévère

De songer à Belval, de jamais le revoir,
Pourquoi donc ces regrets, ces pleurs, ce désespoir?
De votre oncle pourquoi réclamer l'assistance?
Sont-ce là des effets de votre indifférence?

AGATHE.

Que veux-tu? dans mon trouble, il faut en convenir,
Oui, j'avais de ses torts perdu le souvenir;
Mais ils se sont bientôt offerts à ma pensée:
Leur image à présent n'en peut être effacée.

JUSTINE.

Il est donc bien coupable?

AGATHE.

Ah! Justine!... tiens, voi;
Je te fais notre juge, et m'en rapporte à toi.
Chez mon oncle Dormeuil nous passions la soirée.
Au plaisir le plus doux mon âme était livrée;
J'avais tout oublié, mes peines, mon ennui;
J'étais heureuse, enfin: j'étais auprès de lui.
Il m'exprimait ses vœux et l'espoir qui l'enflamme,
Lorsque dans le salon entre une grande dame,
Peu jolie, il est vrai, mais coquette!... oh! beaucoup.
Elle aperçoit Belval; voilà que tout d'un coup,
Et sans autre façon, Justine, elle l'appelle,
Et l'engage à venir se placer auprès d'elle.
Il y va.

JUSTINE.

Se peut-il? c'est une indignité!

AGATHE.

Ah! je n'invente rien, je dis la vérité;
Il y va: mais, bien plus, avec elle il demeure;
Entre eux, sans voir personne, ils jasent plus d'une heure;

Et moi, le cœur gonflé, toute seule en un coin,
De leurs discours secrets je reste le témoin.

JUSTINE.

Quelle horreur!

AGATHE.

Tu le vois; je t'avais avertie.
Heureusement enfin cette dame est sortie :
Belval s'est rapproché; mais alors à mon tour
Je l'ai laissé.

JUSTINE.

Fort bien. Après?

AGATHE.

Depuis ce jour
Je ne l'ai pas revu.

JUSTINE.

Vraiment la chose est claire.
Une femme tout bas parler à son notaire!
Cela n'a pas d'exemple! oui, vous avez raison,
Un pareil entretien cache une trahison :
La fourbe, après cela, n'est que trop confirmée,
Et de Belval jamais vous ne fûtes aimée.

AGATHE.

Jamais! ah! peux-tu donc oublier aujourd'hui
Tous ces gages d'amour que je reçus de lui?
Tu le sais, de son cœur l'ingénieuse adresse
M'environnait partout de marques de tendresse :
Dans le monde, au milieu des plus froids entretiens,
Je sentais ses regards solliciter les miens;
Aux intérêts publics sachant mêler les nôtres,
C'est à moi qu'il parlait en répondant aux autres.
Aisément sur mon cœur il acquérait des droits;

J'étais persuadée au seul son de sa voix.
Le mensonge n'a pas cet ascendant extrême :
Pour inspirer l'amour il faut aimer soi-même.

JUSTINE.

Oui, peut-être autrefois ses vœux irrésolus....
Mais il est bien certain qu'il ne vous aime plus.

AGATHE.

Justine, tu le crois ?

JUSTINE.

Ma foi, mademoiselle...

AGATHE.

Il m'avait tant juré d'être toujours fidèle !
Est-ce qu'on peut ainsi changer de sentimens,
Oublier son amie, et trahir ses sermens ?
Non, Justine, crois-moi, s'il m'afflige, il l'ignore;
Et quelque chose là me dit qu'il m'aime encore.

JUSTINE.

Enfin voilà parler ! Mon dieu, que de façons !
Que vous êtes enfant avec tous vos soupçons !

AGATHE.

Oh ! toi, tu ris de tout.

JUSTINE.

Et j'ai raison de rire.

AGATHE.

Mais à quoi cet amour pourra-t-il me conduire ?
Les volontés d'un père ont sur moi tout pouvoir.

JUSTINE.

Sans doute, et lui complaire est pour vous un devoir.
Imitez donc ses goûts, laissez-là vos sornettes;
Fréquentez comme lui des faiseurs de gazettes.

AGATHE.

Es-tu folle ?

JUSTINE.

Et d'abord pour changer votre cœur,
Je vais vous présenter un certain rédacteur....

AGATHE.

Quel discours ?

JUSTINE.

Il saura vous plaire, je m'en flatte.
Vous allez voir... On vient... c'est lui.

SCÈNE II.

JUSTINE, AGATHE, BELVAL.

AGATHE.

Belval !

BELVAL.

Agathe,
Je vous revois enfin, et je puis à vos yeux...

AGATHE.

Ah ! Belval, vous ici ? quelle imprudence, ô dieux !

BELVAL.

Rassurez-vous.

AGATHE.

Mon père...

JUSTINE.

Il n'aura nul ombrage.
Rendez grâce à mes soins, admirez mon ouvrage.

AGATHE.

Comment ?

JUSTINE.

Monsieur travaille au journal de Valcour.

BELVAL.

J'aurai donc le bonheur de vous voir chaque jour !

AGATHE.

Un pareil stratagème...

BELVAL.

Allons, point de reproche ;
Pourquoi le condamner ? de vous il me rapproche.

AGATHE.

Je sens que je fais mal.

JUSTINE.

N'ayez pas de regrets :
Votre oncle qui sait tout est dans nos intérêts.

AGATHE.

Ah ! si vous me trompiez, vous seriez bien coupable !

BELVAL.

Moi, vous tromper ! ô ciel ! m'en croyez-vous capable ?
Mériter votre cœur est mon unique loi.
Chère Agathe, jamais ne doutez de ma foi ;
Ce serait outrager l'amant le plus sincère.

AGATHE.

Cependant contre vous j'étais bien en colère.
Demandez à Justine.

JUSTINE.

Ah ! ne m'en parlez pas !
Chez son oncle... une dame... un entretien tout bas...

BELVAL.

Quoi ! c'est-là....

AGATHE.

J'avais tort, et je vous le confesse.

JUSTINE.

Votre père !

BELVAL.

Lui ?

AGATHE.

Ciel !

JUSTINE.

Allons, point de faiblesse.

AGATHE.

Non, j'ai trop peur, je sors.

JUSTINE.

Demeurez, le voilà.

SCÈNE III.

JUSTINE, AGATHE, DUBUISSON, BELVAL.

DUBUISSON.

Eh bien, ma fille, as-tu... Quel est ce monsieur-là ?

AGATHE.

Mon père....

DUBUISSON.

Quoi ?

JUSTINE.

Monsieur écrit dans la gazette ;
Il travaille au Phénix.

DUBUISSON.

Ah ! ma joie est complète....
De rencontrer chez moi.... Soyez le bienvenu.
Pardonnez si, voyant un visage inconnu,
Je vous ai fait d'abord un accueil assez triste;
J'ignorais....

BELVAL.

Ah ! monsieur....

DUBUISSON.

Vous êtes journaliste !
Collègue de Valcour !

BELVAL.

Seulement d'aujourd'hui :
J'ai besoin de le voir ; j'attendais après lui,
Lorsqu'un heureux hasard guidant mademoiselle....

DUBUISSON.

Ah ! vous êtes trop bon de causer avec elle ;
Car aux choses d'esprit elle n'a point de goût,
Et la plupart du temps n'y comprend rien du tout.

AGATHE.

J'ai bien compris monsieur.

DUBUISSON.

J'en doute.

BELVAL.

Je l'espère.

AGATHE.

Oh ! oui.

DUBUISSON.

Ma pauvre enfant, va, tu tiens de ta mère.

BELVAL.

Vous êtes exigeant.

DUBUISSON.

Non, mais il est certain
Qu'on ne lui voit jamais un journal à la main.

BELVAL.

C'est fâcheux en effet. Mais peut-elle à son âge
En sentir comme vous le charme et l'avantage ?
Peut-elle posséder votre discernement ?
Du vrai beau comme vous, avoir le sentiment ?
Juger autrui par vous, ce n'est pas équitable.

DUBUISSON.

Ah! monsieur. Ce jeune homme est tout-à-fait aimable...

BELVAL.

Vous avez le renom de censeur excellent.

DUBUISSON.

Eh mais, j'ai quelque tact.

BELVAL.

Non, du goût, du talent.
Vous êtes très-connu dans la littérature.

DUBUISSON.

Vraiment ?

BELVAL.

Comme amateur. Et même l'on assure
Que Valcour a souvent recherché vos avis,
Et s'est trouvé fort bien de les avoir suivis.

DUBUISSON.

A ne vous rien cacher, il en est quelque chose.

BELVAL.

Voyez-vous!

DUBUISSON.

Mais motus.

BELVAL.

Il suffit.

DUBUISSON.

Et pour cause.

AGATHE, bas à Justine.

Il réussit !

DUBUISSON.

Tenez, vous me convenez fort.
J'aime les gens d'esprit ; vous m'avez plu d'abord.
Il faut que nous fassions plus ample connaissance.

AGATHE, bas à Justine.

Ah ! Justine !

BELVAL.

Croyez que ma reconnaissance....

SCÈNE IV.

JUSTINE, AGATHE, DUBUISSON, BELVAL, VALCOUR.

DUBUISSON.

Approchez, cher Valcour. Je suis très-satisfait
Du jeune rédacteur....

VALCOUR.

Je le crois en effet ;
Car il a de l'esprit.

DUBUISSON.

Il ira loin, je gage.

VALCOUR.

Vous le jugez fort bien.

DUBUISSON.

Oui, d'abord... son langage....
Oh ! je connais mon monde !.. un air modeste et doux...
(A Belval.)
Faites-moi l'amitié de dîner avec nous.

AGATHE, à part.

Qu'entends-je !

BELVAL.

Un tel honneur....

AGATHE.

Vous l'engagez, mon père ?

DUBUISSON.

Est-ce qu'il te déplaît, par hasard ?

AGATHE.

Au contraire.

DUBUISSON.

C'est un homme charmant.

AGATHE.

Je pense bien ainsi.

DUBUISSON.

Que j'aime, que j'estime.

AGATHE.

Oh ! je l'estime aussi.

DUBUISSON.

A venir sans façon de grand cœur je l'invite.

AGATHE.

Ainsi, vous permettez qu'il nous rende visite ?

DUBUISSON.

Parbleu !

AGATHE.

Souvent ?

DUBUISSON.

Sans doute, et c'est me faire honneur.

AGATHE.

Tous les jours ?

DUBUISSON.

Tous les jours.

AGATHE.

Ah ! Belval, quel bonheur !

VALCOUR et DUBUISSON.

Belval !...

VALCOUR, à part.

Et c'est Marcel... ah ! quelle perfidie !

DUBUISSON.

Qu'est-ce à dire ? Belval !

JUSTINE, à part.

Peste de l'étourdie !

DUBUISSON, à Belval.

Comment, monsieur...

BELVAL.

Hélas ! vous me voyez confus ;
Réduit au désespoir par vos cruels refus,
Mon amour...

DUBUISSON.

Me jouer !

BELVAL.

Ah ! pour elle j'existe ;
Et nos cœurs...

DUBUISSON.

Profaner le nom de journaliste !

AGATHE.

Mon père !

DUBUISSON.

Laissez-moi.

AGATHE.

J'embrasse vos genoux.

BELVAL.

J'implore vos bontés.

DUBUISSON.

Monsieur, retirez-vous.

VALCOUR, passant entre Belval et Dubuisson.

Du calme, mon ami.

DUBUISSON.

Non, je suis en colère.

JUSTINE.

Il fera des journaux, si cela peut vous plaire.

DUBUISSON.

(A Valcour.)

Impertinente ! Eh quoi, vous n'êtes pas frappé
De l'audace....

VALCOUR.

Jeune homme, ah ! vous m'avez trompé !
Vous osez vous servir d'une ruse coupable ;
Faire votre jouet d'un homme respectable !

Vous vous introduisez chez lui pour le trahir,
Pour exciter sa fille à lui désobéir !
Voilà par quels excès votre amour se signale !
Vous avez bien des torts.

BELVAL.

Ah ! trêve de morale.
Coupable envers monsieur, j'en puis tout supporter ;
Mais vous, épargnez-moi...

VALCOUR.

Non, veuillez m'écouter.
Au lieu de hasarder une folle entreprise,
Que ne me parliez-vous tantôt avec franchise ?
Une telle démarche, honorable à tous deux,
Me faisait un devoir de seconder vos vœux ;
Alors j'eusse plaidé pour vous auprès d'un père.

DUBUISSON.

Il a raison ; voilà ce que vous deviez faire.

BELVAL, à Valcour.

Qu'entends-je ? vous auriez, monsieur...

VALCOUR.

Si mon ami
Dans ses préventions n'est pas trop affermi,
Peut-être à le fléchir parviendrons-nous encore.

JUSTINE, à part.

Voudrait-il les servir ?

AGATHE.

Hélas ! je vous implore.

BELVAL.

Se pourrait-il ? ô ciel !

DUBUISSON.

Y pensez-vous, Valcour?

VALCOUR.

Oui, l'on doit excuser les fautes de l'amour.

DUBUISSON.

Comment?

VALCOUR.

Vous vous rendrez tôt ou tard, je m'en flatte.

DUBUISSON, à Valcour.

Me conseillez-vous donc de lui donner Agathe?

VALCOUR.

Mais...

DUBUISSON, de même.

Si c'est votre avis, parlez.

VALCOUR.

En ce moment
Votre âme est toute entière à son ressentiment;
Vous n'êtes pas, monsieur, en état de m'entendre.

DUBUISSON.

Cependant...

VALCOUR.

On le voit, pourquoi vous en défendre?
Par l'aspect de Belval vous êtes irrité;
Convenez-en.

DUBUISSON.

Sans doute, et sa témérité...

VALCOUR, à Belval.

Mon cher, votre présence entretient sa colère.
Soyez digne d'Agathe en respectant son père:

Désarmez-le du moins en vous montrant soumis ;
Allez, retirez-vous.

DUBUISSON.

Oui, sortez.

BELVAL.

J'obéis.

(Il sort.)

SCÈNE V.

JUSTINE, AGATHE, VALCOUR, DUBUISSON.

AGATHE, à Valcour.

Monsieur, en vos bontés je mets mon espérance.
Ne voyez point nos maux avec indifférence ;
Près d'un père offensé devenez notre appui ;
Vous fléchirez son cœur, vous pouvez tout sur lui.
Protégez-nous.

VALCOUR.

Hélas ! quelle cruelle épreuve!..
Mais de mon dévoûment vous aurez cette preuve ;
Par mes propres douleurs pourrais-je être arrêté,
Quand il faut assurer votre félicité ?
Je lui sacrifirais mon repos et ma vie !
Oui, je vais vous servir au gré de votre envie ;
Et, pressant votre père en faveur de Belval,
Travailler au bonheur de mon heureux rival.

AGATHE.

Quoi, monsieur !...

DUBUISSON.

Cher Valcour!

VALCOUR.

Ah ! mon esprit s'égare,
Et mon fatal amour malgré moi se déclare.
Mais de ce sentiment ne craignez pas l'effet ;
Je renonce à l'espoir, le sacrifice est fait.
Votre père a souvent daigné me faire entendre
Qu'il se croirait heureux de me nommer son gendre ;
J'ai su le refuser : pouvais-je avec honneur
Accepter votre main, n'ayant pas votre cœur ?
N'en doutez pas, bientôt nos soins, notre constance,
D'un père, d'un ami, vaincront la résistance.
Si Belval vous chérit, s'il est digne de vous,
J'ose vous le promettre, il sera votre époux.

AGATHE.

Monsieur, vos procédés.... si le ciel me destine...
Mon trouble... excusez-moi... Retirons-nous, Justine.

JUSTINE, à part en sortant.

Ma foi, s'il est sincère et parle tout de bon,
Je dois à deux geuoux lui demander pardon.

SCÈNE VI.

VALCQUR, DUBUISSON.

DUBUISSON.

Je vous admire ! En vous chaque jour me révèle
Quelque perfection, quelque vertu nouvelle.
Oui, vous êtes un sage, un homme sans égal.
Quoi ! vous aimez ma fille et parlez pour Belval !

VALCOUR.

Je remplis mon devoir.

DUBUISSON.

Vous voyant le défendre,
J'étais, je vous l'avoue, au moment de me rendre.
Mais ceci change tout.

VALCOUR.

Monsieur....

DUBUISSON.

Vous vous rendrez :
Ma fille vous est chère, et vous l'épouserez.

VALCOUR.

Votre amitié pour moi vous séduit, vous entraîne.
Mais quoi, lorsque Belval est en butte à la haine,
Quand de vils ennemis l'osent calomnier,
A ses persécuteurs j'irais m'associer!
Oui, Belval des méchans exerce le génie :
Cette accusation est une calomnie.

DUBUISSON.

Voilà comme toujours vous jugez bien d'autrui.
Moi, Belval m'est suspect.

VALCOUR.

Il est vrai qu'aujourd'hui
On m'offrait de prouver les faits dont on l'accuse;
Mais si j'eusse accepté, je serais sans excuse.

DUBUISSON.

Non, permettez, mon cher; vous avez eu grand tort :
Avant de protéger, on s'informe d'abord.

VALCOUR.

Il en est encor temps, je puis vous satisfaire,
Et des preuves qu'on m'offre éclairer cette affaire.

Mais s'il est innocent, comme j'en suis certain,
D'Agathe, dès ce jour, accordez-lui la main.

DUBUISSON.

Jamais à cet hymen je ne pourrai souscrire.

SCÈNE VII.

DORMEUIL, DUBUISSON, VALCOUR.

DORMEUIL.

Mon frère, qu'est-ce donc? que vient-on de me dire?

DUBUISSON.

Oui, votre protégé se conduit joliment.
S'introduire chez moi sous un déguisement!

DORMEUIL.

Eh bien, quel grand forfait, voyons? c'est une ruse :
L'amour qui l'inspira doit lui servir d'excuse.

VALCOUR.

C'est ce que je disais.

DORMEUIL.

Qui? vous?

DUBUISSON.

Sans doute.

VALCOUR.

Oui, moi.

DORMEUIL.

Je ne l'aurais pas cru.

VALCOUR.

Pourquoi, monsieur?

DUBUISSON.

Pourquoi?
Oh! je le sais, cela se devine de reste.
Vous êtes journaliste, et monsieur les déteste;
Rien de ce qui vient d'eux n'est jamais de son goût:
Il se croit tant d'esprit!

DORMEUIL.

Vous exagérez tout.
On peut pour ces messieurs avoir beaucoup d'estime,
Sans trouver, comme vous, tout ce qu'ils font sublime;
Sans prendre leurs écrits pour guide, pour fanal,
Sans se pâmer de joie à l'aspect d'un journal.

DUBUISSON.

Votre ton goguenard ne convient pas, mon frère.
Respectez...

DORMEUIL.

Les journaux? quel bien leur voit-on faire?
Dites.

DUBUISSON.

Quel bien! quel bien!

VALCOUR.

Pourquoi vous emporter?
Je ramasse le gant qu'on ose me jeter;
Et, laissant à monsieur les froides railleries,
J'oppose des raisons à des plaisanteries.
Nîra-t-il des journaux les utiles effets?
Partout leur influence atteste leurs bienfaits.

Eh! qui pourrait compter les services qu'ils rendent,
Les lumières, les biens que partout ils répandent?
Vrais organes du peuple, objet de tous leurs soins,
Ils expriment ses vœux, dénoncent ses besoins;
Poursuivent sans pitié l'imposture et le crime;
Font entendre la voix du faible qu'on opprime.
Des agens du pouvoir, leur sévère équité
Signale l'incurie ou l'incapacité;
Et, devançant pour eux le burin de l'histoire,
Elle attache à leurs noms l'infamie ou la gloire.
Par eux chacun apprend ses devoirs et ses droits :
Des abus qu'on leur cache ils instruisent les rois;
Des citoyens, froissés à l'insu d'un bon maître,
Ils tarissent les pleurs en les faisant connaître.
Voilà, monsieur, voilà ce qu'on doit aux journaux;
Voilà leur mission, leurs succès, leurs travaux;
Enfin voilà leurs droits à l'estime publique.

DORMEUIL.

Tenez, ne parlons pas, monsieur, de politique;
Sur un pareil chapitre on s'emporte d'abord :
Les gens du même avis ne sont jamais d'accord.

DUBUISSON.

Mauvaise excuse; allons, vous ne pouvez répondre.
Je l'avais bien prévu qu'il saurait vous confondre.

VALCOUR.

Il me semble en effet...

DORMEUIL.

Soit, vous m'avez vaincu :
Je suis, si vous voulez, tout-à-fait convaincu.
Oui, monsieur, j'en conviens, les auteurs de gazettes
Des vœux des nations sont les seuls interprètes :

La vérité toujours est leur suprême loi;
L'accord qui règne entre eux prouve leur bonne foi;
Ils n'ont tous qu'un seul but, le bien de la patrie;
Ils ne sont les échos d'aucune coterie;
Bien loin d'entretenir l'aigreur des factions,
Ils rapprochent les cœurs, calment les passions;
A de vils intérêts toujours inaccessibles,
Ils sont impartiaux, sans fiel, incorruptibles...
Tous débats entre nous seraient donc superflus;
Je vous accorde tout, ainsi n'en parlons plus.

VALCOUR.

Avec tant d'amertume alors que l'on s'explique...

DORMEUIL.

Vous voyez le danger de parler politique:
On interprète à mal les plus simples discours,
Et sans être compris on se brouille toujours.
Bornons-nous, s'il vous plaît, à la littérature.

VALCOUR.

Non, monsieur, c'est assez.

DUBUISSON.

Ah! je vous en conjure.
Puisque mon cher beau-frère ici fait le plaisant,
Rabattez son caquet et son air suffisant.
Ce sera gai, ma foi.

VALCOUR.

Comment se faire entendre
Par des gens résolus à ne vous point comprendre?
Que leur dire? à l'aspect du soleil qui nous luit,
Monsieur ferme les yeux, et prétend qu'il fait nuit.
Voudra-t-il avouer que la littérature
Reconnut de tout temps notre magistrature?

Héritiers de Champfort, Laharpe, Marmontel,
Du dieu du goût comme eux nous desservons l'autel;
Nous opposons le frein d'une saine critique
A l'école tudesque, au style romantique,
Et du Pinde français prévoyant les dangers,
Nous en fermons l'approche à tous dieux étrangers.
Des jeunes écrivains nous dirigeons l'audace;
Nous éclairons pour eux les écueils du Parnasse;
Nous soutenons leurs pas, nous échauffons leurs cœurs,
Et tressons des lauriers pour le front des vainqueurs.
D'après nos jugemens la gloire se dispense;
Le mérite modeste obtient sa récompense;
Et le plat écrivain, sous nos traits accablé,
Aux fouets du ridicule est par nous signalé.

DUBUISSON.

Voilà parler! ce sont des faits qu'il vous présente.
Que répondre à cela?

DORMEUIL.

Mais, que monsieur plaisante.
Il parle de justice et de sincérité!
C'est qu'il veut éprouver notre crédulité.
Qu'en province du goût on vous nomme interprètes,
Passe; on y croit encore aux arrêts de gazettes.
Mais ici nous savons à quoi nous en tenir;
A nous en faire accroire on ne peut parvenir.
On sait par quels moyens les éloges s'obtiennent;
Que messieurs tels entre eux se vantent, se soutiennent;
Que vous ne jugez plus l'auteur sur son talent;
Qu'il est loué selon qu'il pense ou noir ou blanc.
On dit même tout haut, excusez ma franchise,
Qu'un mauvais écrivain, que Plutus favorise,

Des journaux, quand il veut, peut respirer l'encens.

VALCOUR.

De tels discours...

DORMEUIL.

Pour vous ne sont point offensans.
Votre délicatesse en rien n'est insultée;
La personne présente est toujours exceptée,
C'est l'usage.

VALCOUR.

Vraiment ceci devient trop gai.

DUBUISSON.

Moi, de pareils propos je suis très-fatigué.

VALCOUR.

Oui, oui, nous sommes tous des gens abominables,
Sans talens, sans honneur, enfin des misérables.

DORMEUIL.

Non, monsieur, je suis juste : il en est, j'en convien,
Qui sont tout à la fois savans et gens de bien;
Qui forment notre goût, nous plaisent, nous instruisent,
Jugent en conscience, et pensent ce qu'ils disent.
Ceux-là je les distingue, et, comme tout Paris,
J'estime leur personne et prise leurs écrits.
Mais un tas de censeurs ignorans et frivoles,
Qui n'ont jamais paru sur le banc des écoles;
Qui jugent un auteur sans en sentir le prix;
Qui lui veulent montrer ce qu'ils n'ont point appris;
Qui, cherchant des succès à force de scandales,
Ramassent leur esprit sous les piliers des halles,
Sont sans frein, sans scrupule, et n'ont d'autre métier
Que d'user une plume à salir du papier!..
Morbleu!..

DUBUISSON.

Là, là, tout doux, pas tant d'impatience.
Vous n'êtes pas ici, mon frère, à l'audience.

VALCOUR.

Laissez; on voit d'où vient ce mépris des journaux;
Ils rendent quelquefois compte des tribunaux :
Peut-être sur monsieur et sur ses plaidoiries
Ils se seront permis quelques plaisanteries.

DUBUISSON.

Bien!

DORMEUIL.

Cela pourrait être, et j'en ferais l'aveu;
Car il est tel journal qu'on estime si peu,
Que, loin de redouter ses insultes obscures,
On se tient honoré d'essuyer ses injures.

DUBUISSON.

Ah! je ne puis souffrir les personnalités!
Mon ami, pardonnez ses incivilités.
De votre politesse à sa honte il abuse;
Mais je le désavoue, et vous demande excuse.

VALCOUR.

Rassurez-vous, monsieur ne saurait m'offenser.

DUBUISSON.

Vous ne m'en voulez pas?

VALCOUR.

Pouvez-vous le penser?

DUBUISSON.

(à Dormeuil.)
Digne ami!... Serviteur.

DORMEUIL.

Un mot.

DUBUISSON.

Adieu, mon frère.

DORMEUIL.

Au sujet de Belval que prétendez-vous faire ?

DUBUISSON.

Suffit.

DORMEUIL.

Mais répondez.

DUBUISSON.

Ne suivez point mes pas.

DORMEUIL.

Vous vous expliquerez, je ne vous quitte pas.

SCÈNE VIII.

VALCOUR.

L'insolent !.. Son aspect m'importune et me blesse !
Le désir de me perdre excite son adresse ;
Il est de mon rival le conseil et l'appui !
Il faut que Dubuisson enfin rompe avec lui :
A prendre ce parti je saurai le conduire.
Mais Belval !... près d'Agathe, et par moi s'introduire !
Ah ! perfide Marcel ! misérable instrument !
Tu vas voir si c'est moi qu'on joue impunément !

SCÈNE IX.

MARCEL, VALCOUR.

MARCEL.

J'ai revu l'imprimeur; ma foi, la course est bonne.

VALCOUR.

Vous voilà donc enfin ?

MARCEL.

C'est moi-même en personne.

VALCOUR.

Je crois que le coquin osé encor plaisanter.

MARCEL.

Je n'ai pas de motif, monsieur, pour m'attrister.

VALCOUR.

Nous allons voir. Veuillez me dire, agent fidèle,
Quel est ce rédacteur, que tantôt votre zèle...

MARCEL.

Vous savez....

VALCOUR.

Je sais tout.

MARCEL.

Eh bien! le tour est bon,
N'en convenez-vous pas? et monsieur Dubuisson....

VALCOUR.

Mais a-t-on vu jamais une pareille audace?
Ah! sortez à l'instant; c'en est trop, je vous chasse.

MARCEL.

Moi?

VALCOUR.

Comme rédacteur me présenter Belval!
Pour nuire à mes desseins, s'unir à mon rival!

MARCEL.

Qui? lui! votre rival?

VALCOUR.

Vous l'ignoriez, peut-être?

MARCEL.

Eh! sans doute; comment aurais-je pu connaître
Que vous aimiez Agathe?

VALCOUR.

Il fallait le savoir.

MARCEL.

De deviner, monsieur, je n'ai pas le pouvoir.
Et vous-même vingt fois vous m'avez fait entendre
Que Dubuisson, en vain, vous désirait pour gendre.

VALCOUR.

C'est assez discourir, vous n'êtes plus à moi.

MARCEL.

Si vous aviez daigné confier à ma foi....

VALCOUR.

Un malheureux que j'ai tiré de la misère!

MARCEL.

Songez donc que toujours vous m'avez fait mystère....

VALCOUR.

Un drôle!

MARCEL.

Mais, monsieur....

VALCOUR.

Que j'ai comblé!

MARCEL.

Pardon
Si je vous ai déplu ; mais pouvais-je...

VALCOUR.

Un fripon,
Qui me doit son état, qui végétait naguères;
Qui sur le corps avait dix méchantes affaires!

MARCEL.

Çà, vous me fatiguez, je vous le dis tout net.

VALCOUR.

Qu'est-ce à dire, insolent?

MARCEL.

Ah! plus bas, s'il vous plaît.

VALCOUR.

Sors, ou tu vas payer cet impudent langage.

MARCEL.

Morbleu! n'approchez pas.

VALCOUR.

Ah! quel excès d'outrage!
La justice de toi va me faire raison;
Oui, je sais de tes tours, et dans peu la prison...

MARCEL.

Il vous sied bien, ma foi, de menacer les autres.
Vous savez de mes tours? moi je connais les vôtres :
Nous verrons.

VALCOUR, à part.

Il est vrai! je suis à sa merci.

(Haut.)

Quelle école!.. Marcel, tu t'emportes aussi...

MARCEL.

La prison! ah! je vais en raconter de belles!

VALCOUR.

Calme-toi.

MARCEL.

Je dirai l'auteur de ces libelles
Qui depuis quelque temps circulent dans Paris.

VALCOUR.

Mais...

MARCEL.

Comment vous mettez vos éloges à prix.

VALCOUR, tirant sa bourse.

Accepte...

MARCEL.

Le métier que vous me faites faire.

VALCOUR.

Allons, Marcel, excuse un instant de colère.

MARCEL.

Non, vous savez mes tours, allez me dénoncer.

VALCOUR.

J'avais tort, j'en conviens.

MARCEL.

Vous osez me chasser!..
Me traiter de fripon!

VALCOUR.

Ce Belval en est cause...
Il faut bien au dépit pardonner quelque chose.

MARCEL.

Ah ! de pareils affronts....

VALCOUR.

Je t'aime, tu le sais.

MARCEL.

J'aurais tout fait pour vous.

VALCOUR.

Eh bien, c'en est assez.
Oublions.

MARCEL.

Mais...

VALCOUR.

Marcel !

MARCEL, acceptant l'argent.

Allons, il faut me rendre.

VALCOUR.

De bon cœur ?

MARCEL.

De bon cœur.

VALCOUR.

Ah ! tu peux tout attendre..
(A part.)
De m'en débarrasser je trouverai moyen.

MARCEL, à part.

Va, je me vengerai, je te le promets bien.

VALCOUR.

Allons, plus de débats, que voulais-tu me dire ?
(Lui donnant l'article.)
A propos, j'ai changé l'article sur Elmire :
Tu le porteras.

MARCEL.

(à part.)

Oui, monsieur. Je puis mentir.

VALCOUR.

Fort bien. Et le pamphlet?

MARCEL.

Je viens vous avertir
Qu'on n'a pu me donner les épreuves. Le prote
M'a promis que demain vous les au riez sans faute.

VALCOUR.

Qu'ils sont longs! mais demain ne manque pas au moins...

MARCEL.

Ma tendre affection vous répond de mes soins.

VALCOUR.

Je vais chez Roberville, il faut que je le voie.
Ah! tu pourras bientôt prendre part à ma joie...
Je ne m'explique pas; mais tu verras dans peu.

MARCEL.

Votre bonheur toujours fut mon unique vœu.

VALCOUR.

Bon Marcel! ah! mon cœur te rend bien la pareille.

SCÈNE X.

MARCEL,

Déchirant l'article que Valcour lui a remis.

Compte sur moi, va, tiens, tiens, je te le conseille!
Le voilà, ton pamphlet! Épreuves, manuscrit,
Tout est entre mes mains. Maître d'un tel écrit,
J'ai de quoi me venger; et tu peux bien t'attendre...

SCÈNE XI.

DORMEUIL, MARCEL.

DORMEUIL, sans voir Marcel.

Mon frère est furieux, il ne veut rien entendre.

MARCEL.

(Lui donnant les épreuves et le manuscrit.)

C'est vous, monsieur ! Tenez, vous pouvez en ce jour...

DORMEUIL.

Quelle est cette brochure?

MARCEL.

Une œuvre de Valcour,
Un pamphlet anonyme, un libelle.

DORMEUIL.

Qu'entends-je !

MARCEL.

Oui, composé pour perdre un monsieur de Solange.
Auprès de votre frère, il faut tirer parti...

SCÈNE XII.

BELVAL, DORMEUIL, MARCEL.

BELVAL.

Je vous cherchais, monsieur.

DORMEUIL.

Vous n'êtes point parti !

BELVAL.

J'attendais...

DORMEUIL.

Ah ! pour vous l'heureuse découverte !
Valcour par ce libelle a préparé sa perte.
Voyez ; quand Dubuisson en connaîtra l'auteur !...

BELVAL.

Solange !.. qu'ai-je lu ? mon oncle !.. quelle horreur,

DORMEUIL.

Votre oncle ?

BELVAL.

Ah ! dans l'instant je vais...

MARCEL.

De la prudence ;
Il peut tout nier.

DORMEUIL.

Lui ? malgré son impudence,
Contre ce manuscrit que peut un désaveu ?

MARCEL.

Lisez.

DORMEUIL.

Que vois-je, ô ciel ! la main de mon neveu !

BELVAL.

De Saint-Clair ?

DORMEUIL.

Se peut-il ? et par quel artifice....

MARCEL.

Pour vous en informer ce lieu n'est pas propice.
Allons chez vous, monsieur ; là, sans aucun détour,
Je vous apprendrai tout ; vous connaîtrez Valcour.

DORMEUIL.

Oui, viens nous expliquer cet étrange mystère ;
Et voyons tous les trois ce qu'il convient de faire.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

AGATHE, JUSTINE.

AGATHE, tenant les lettres de Belval.

Qu'ai-je lu !... Se peut-il !.. après tant de sermens,
Trahir ma confiance et nos engagemens !
Sa main a pu tracer.... quoi ! Belval !...

JUSTINE.

Ah ! l'infâme.
J'aurais de lui, je crois, répondu sur mon âme.

AGATHE.

Elmire !..... il la préfère, il lui donne sa foi !
Hélas ! peut-elle donc l'aimer autant que moi.

JUSTINE.

Croyez à l'apparence, et jugez sur la mine !...
Les hommes, voyez-vous, sont des monstres.

AGATHE.

Justine,
S'il se justifiait.

JUSTINE.

Allons, songez-y mieux.
Ses lettres pour Elmire enfin sont sous vos yeux,
Et vous doutez encor ?

AGATHE.

Hélas ! plus d'espérance !

JUSTINE.

Mais qui vous a remis cette correspondance ?

AGATHE.

C'est mon père. Un ami qui veut être inconnu,
La lui vient d'envoyer ; lui déjà prévenu....

JUSTINE.

Cet ami, quel qu'il soit, est pour vous plein de zèle.

AGATHE.

De mon hymen prochain il a su la nouvelle,
Écrit-il, et, touché du malheur où je cours,
D'une utile lumière il m'offre le secours.

JUSTINE.

Eh mais... cet inconnu.... cet intérêt extrême.....
Oui, je le parierais.... c'est Elmire elle-même.

AGATHE.

Elmire ! Dans quel but ?

JUSTINE.

Pour rompre un nœud fatal,
Pour éloigner de vous, pour garder son Belval.
Seule elle a pu livrer ces gages de tendresse,
Et son dépit jaloux à monsieur les adresse.
J'en suis sûre à présent.

AGATHE.

Tout espoir m'est ravi !

SCÈNE II.

AGATHE, VALCOUR, JUSTINE.

VALCOUR, à part.

Les lettres en ses mains! Ah! l'on m'a bien servi.

JUSTINE.

C'est trop vous affliger et regretter un traître.

AGATHE.

Ah! ma pauvre Justine!

VALCOUR, à part.

Il est temps de paraître.
(haut.)
Approchons. Belle Agathe, à vos ordres soumis,
J'ai servi mon rival, je vous l'avais promis;
Espérez tout; pour lui je vais parler encore.

AGATHE.

Non, monsieur, maintenant je le hais, je l'abhorre.
Tandis qu'il m'abusait par les plus doux aveux,
Il adressait ailleurs son amour et ses vœux,
Ces lettres pour Elmire....

VALCOUR.

Eh! quel est ce mystère?

AGATHE.

Il me trompait!

SCÈNE III.

SAINT-CLAIR, DUBUISSON, AGATHE, VALCOUR, JUSTINE.

DUBUISSON.

Eh bien, tu pleures ?

AGATHE.

Ah mon père !

DUBUISSON.

Ton Belval, tu le vois, n'était qu'un suborneur.

AGATHE.

Mon père, pardonnez une coupable erreur ;
De mon funeste amour je suis assez punie.
Le perfide ! pour lui j'aurais donné ma vie,
Pour lui je m'excitais à vous désobéir ;
Et cependant, hélas ! il a pu me trahir !
(Lui rendant les lettres.)
Reprenez.....

DUBUISSON, à Valcour.

Par Belval ces lettres sont écrites.

VALCOUR.

Oui, je le sais.

DUBUISSON.

Tu n'as que ce que tu mérites.
Tu t'avises d'aimer sans mon consentement.

SAINT-CLAIR.

Quoi, ma sœur, ce Belval que tu me vantais tant,
Ce modèle d'amour dont les ardeurs parfaites....

DUBUISSON.

Le drôle !

AGATHE.

Par pitié.....

DUBUISSON.

Ces belles amourettes
Finissent toujours mal.

AGATHE.

Mon père, c'est assez.

JUSTINE.

Il ne mérite pas les pleurs que vous versez.

AGATHE.

Son changement aussi n'a rien qui m'intéresse.
Le mépris dans mon cœur succède à la tendresse ;
Je déteste l'ingrat, je veux n'y plus songer,
Et dans d'autres liens comme lui m'engager.
Oui, mon père, je veux en tout vous satisfaire ;
J'épouserai monsieur si cela peut vous plaire.

VALCOUR

Ciel ! vous consentiriez.....

SAINT-CLAIR.

Tu combles tous nos vœux.

DUBUISSON.

Embrasse-moi, ma fille ; en serrant de tels nœuds
Tu feras le bonheur du reste de ma vie.

AGATHE.

Hâtez donc cet hymen.

DUBUISSON.

C'est aussi mon envie.
Aisément le contrat se peut signer demain ;
Et dans huit jours au plus il recevra ta main.

AGATHE.

Quoi ! sitôt ?

DUBUISSON.

Qu'est-ce à dire ? Ah ! tout ceci me lasse.

SAINT-CLAIR.

Attends-tu que Belval vienne implorer sa grâce ?

AGATHE.

Ah, pardonnez, mon père. Oui, vous avez raison,
Je ne puis assez tôt punir sa trahison,
Lui marquer mes dédains et mon indifférence ;
Oui, pressez l'union qui fait mon espérance ;
Ordonnez, je suis prête à marcher à l'autel ;
Je promets à monsieur un amour éternel ;
Cet hymen est un baume à ma douleur affreuse,
Il fera mon bonheur.... Que je suis malheureuse !

(Elle sort.)

JUSTINE, à part.

Dans tout ceci Valcour est trop intéressé ;
Observons bien.

(Elle sort.)

SCÈNE IV.

SAINT-CLAIR, DUBUISSON, VALCOUR.

DUBUISSON.

Ses pleurs auront bientôt cessé.
D'un tel affront son cœur et s'indigne et s'irrite ;
Mais l'amour n'a point part au trouble qui l'agite.

VALCOUR.

Agathe, en son dépit, croit n'avoir plus d'amour;
Mais peut-être, plus calme, avant la fin du jour,
Regrettant d'avoir fait d'imprudentes promesses....

DUBUISSON.

Voilà-t-il pas encor de vos délicatesses!

VALCOUR.

On pourrait différer, monsieur.

DUBUISSON.

Point de répit;
Non; ma fille consent: que ce soit par dépit,
Par vengeance, n'importe; elle est honnête et sage,
Et l'on peut, sans amour, faire très-bon ménage.

SAINT-CLAIR.

Ajoutez que ma sœur ne saurait plus aimer
Un homme que son cœur a cessé d'estimer.

DUBUISSON.

Oui, c'est cela; voilà ce que je voulais dire.

VALCOUR.

Ah! je sens qu'aisément on croit ce qu'on désire.
(Passant entre les deux.)
O mes amis, pour moi quel heureux avenir!
J'aurai donc le bonheur de vous appartenir!

SAINT-CLAIR.

Dans mon meilleur ami je vais trouver un frère.

DUBUISSON.

Je brûlais de conclure une union si chère:
Tout réussit enfin au gré de mes souhaits.

VALCOUR.

Cependant votre frère avait d'autres projets.
Il protége Belval, le conduit, l'encourage :
Sans doute cet hymen n'aura pas son suffrage.

DUBUISSON.

Nous nous en passerons.

VALCOUR.

Il me hait, m'a-t-on dit.

DUBUISSON.

Qu'importe ?

VALCOUR.

Sur Agathe il a quelque crédit ;
Il n'épargnera rien pour me nuire auprès d'elle.

DUBUISSON.

Oh ! je saurai mettre ordre à ce prétendu zèle.
Et, sans plus différer, je vais dès aujourd'hui
L'engager poliment à demeurer chez lui.
Mais terminons d'abord notre importante affaire.
Pour presser le contrat, je vais chez mon notaire.
Je ne vous parle pas du cautionnement :
Demain il sera prêt. Je le trouve aisément,
Sur des fonds que j'avais laissés dans le négoce ;
Et vous l'accepterez comme présent de noce.

VALCOUR.

Quoi, vous voulez encor...

SAINT-CLAIR.

Je me joins à vos vœux,
Mon père, et je le prie...

VALCOUR.

Ami trop généreux.

DUBUISSON.

Allons, il se fait tard; je sors sans plus attendre.
Adieu, mon cher Valcour.

VALCOUR.

Monsieur....

DUBUISSON.

Adieu, mon gendre.

SCÈNE V.

SAINT-CLAIR, VALCOUR.

VALCOUR.

Quel homme respectable! Ah! je suis confondu
De toutes ses bontés.

SAINT-CLAIR.

Ce choix vous était dû.
Il fera le bonheur d'une sœur qui m'est chère,
Et lui seul envers vous peut acquitter mon père.

VALCOUR.

Comment! que dites-vous, Saint-Clair?

SAINT-CLAIR.

La vérité.
Il vous doit ses plaisirs et sa félicité.
C'est vous qui, de ses goûts réformant l'habitude,
L'avez rendu sensible aux charmes de l'étude.
Et moi, moi qui m'exerce à marcher sur vos pas,
Guidé par vos conseils que ne vous dois-je pas?

VALCOUR.

Ce que je fais pour vous, Saint-Clair, est peu de chose;
C'est un devoir sacré que l'amitié m'impose.
Par d'utiles avis diriger vos essais,
Vous préparer la voie à de brillans succès;

De la saine raison embrassant la défense,
Affranchir votre esprit des langes de l'enfance,
Le délivrer du joug des superstitions,
Porter l'indépendance en vos opinions;
Vous apprendre à marcher entre des précipices,
A fuir les préjugés presqu'autant que les vices;
Et vous montrer qu'on peut, cédant à ses désirs,
Honorer la vertu sans nuire à ses plaisirs :
Voilà ce que de moi notre amitié réclame;
Voilà les vérités que je verse en votre âme;
Je remplis le devoir que l'honneur m'a tracé,
Si vous m'aimez un peu je suis récompensé.

SAINT-CLAIR.

Que de droits vous avez à ma reconnaissance!
Payer tant de bienfaits n'est pas en ma puissance;
Jamais je n'oublirai...

VALCOUR.

J'entends quelqu'un, je crois.

SAINT-CLAIR.

En effet.

VALCOUR.

De Dormeuil je reconnais la voix.

SAINT-CLAIR.

C'est lui-même, à cette heure, ici, que vient-il faire?

VALCOUR.

Quoi! monsieur Dubuisson n'a pu nous en défaire?...
Cher Saint-Clair, pardonnez si je m'exprime ainsi.

SAINT-CLAIR.

Oh! je vous l'abandonne; il me fatigue aussi.
De ses prétentions sans cesse il nous assomme.
Autrefois je l'aimais, il me semblait bon homme;

Mais, depuis qu'en ces lieux vous vivez avec nous,
Ce n'est plus qu'un censeur incommode et jaloux.
Il entre.

VALCOUR.

(A part, en apercevant Belval.)
Encor Belval! que son aspect me gêne.

SCÈNE VI.

SAINT-CLAIR, VALCOUR, BELVAL, DORMEUIL.

VALCOUR.

Jeune homme, quel motif en ces lieux vous ramène?
Osez-vous bien d'un père, irrité contre vous,
Méconnaître les lois et braver le courroux?

DORMEUIL.

C'est moi qui le conduis. Vous trouvez bon, je pense
Que de vous consulter, monsieur, je me dispense.

SAINT-CLAIR.

Mais peut-être à monsieur j'ai droit de rappeler...

DORMEUIL.

C'est à toi justement que Belval veut parler.

SAINT-CLAIR, passant entre Valcour et Belval.

Monsieur m'est inconnu, sa visite m'étonne.

DORMEUIL.

Tu profites fort bien des leçons qu'on te donne...

SAINT-CLAIR.

Ah! ne me forcez pas, mon oncle, à vous manquer!
Au fait que me veut-on?

BELVAL.

Je vais vous l'expliquer.
Un oncle vertueux, et que mon cœur révère,
M'a prodigué ses soins, m'a tenu lieu de père,
Comblé de ses bienfaits, élevé dans ses bras:
Lui-même dans le monde il a guidé mes pas.
A cet oncle chéri, mon protecteur, mon maître,
Je dois ce que suis, et ce que je puis être.
Eh bien, de ce vieillard auguste et respecté,
Vous avez lâchement flétri la probité.
Un libelle....

SAINT-CLAIR.

Un libelle! Expliquez-vous.

VALCOUR, à part.

Qu'entends-je!

BELVAL.

Oui, rougissez; je suis le neveu de Solange.

SAINT-CLAIR.

Solange!

VALCOUR, à part.

Quel revers!

SAINT-CLAIR, bas à Valcour.

Ils savent tout, grands dieux!

DORMEUIL, à Belval.

Oui, cette épreuve enfin lui doit ouvrir les yeux.

VALCOUR, bas à Saint-Clair.

Rien ne prouve...

SAINT-CLAIR, à Valcour.

Ah! je sens des atteintes cruelles!

DORMEUIL.

Toi, Saint-Clair, devenir un faiseur de libelles!
Et pour ce vil métier tu n'as point eu d'horreur!

SAINT-CLAIR.

Pourquoi d'écrits pareils me supposer l'auteur?

BELVAL.

Je veux vous épargner une vaine imposture.
(Montrant le manuscrit.)
Osez-vous démentir, monsieur, votre écriture?
Ce manuscrit...

SAINT-CLAIR.

Que vois-je? ô ciel!

VALCOUR, à part.

Je suis vendu!
Ne nous trahissons pas, rien n'est encor perdu.

BELVAL.

Le hasard m'a fourni cette utile lumière.
Les lois me promettaient une justice entière;
D'un débat scandaleux j'ai voulu m'abstenir:
Le nom de votre père a dû me retenir.
Il est d'autres moyens de venger cette offense.

VALCOUR, à part.

Que faire?

SAINT-CLAIR, bas à Valcour.

Il n'est plus temps de garder le silence.

BELVAL.

Les conseils de monsieur ne sont plus de saison :
Vous m'avez outragé, j'en demande raison.

SAINT-CLAIR, regardant Valcour.

En effet... je le sens... oui, l'honneur doit prescrire...
Quoi, Valcour, à monsieur n'avez-vous rien à dire?

VALCOUR, à part.

(Haut.)

Il va parler. Monsieur, Saint-Clair est mon ami;
A ce cartel, c'est moi qui répondrai pour lui.

SAINT-CLAIR.

Pour moi?..

BELVAL.

Non, c'est à lui de vider sa querelle;
Vous n'êtes pas, monsieur, l'auteur de ce libelle?

(Passant entre Valcour et Saint-Clair.)

VALCOUR.

Eh messieurs, tout ceci peut encor s'arranger.
Pour un pareil sujet faut-il donc s'égorger?
Quand Saint-Clair a tracé l'écrit qui vous offense,
Il n'en a pas senti toute la conséquence;
Ne voyez là qu'un trait de jeune homme.

SAINT-CLAIR.

Arrêtez.
Épargnez-moi, monsieur, de telles lâchetés.
Oui, je vous désavoue. On peut à la jeunesse
Pardonner une erreur, et non une bassesse.
Mon cœur est indigné, mais n'est pas incertain.
(A Belval.)
Ce libelle odieux est écrit de ma main;
Il outrage un vieillard qui vous servit de père;
Vous me voyez, monsieur, prêt à vous satisfaire.

DORMEUIL.

Bien, mon neveu.

VALCOUR.

Saint-Clair, vous voulez.....

SAINT-CLAIR.

C'est assez.
Je vous connais enfin mieux que vous ne pensez.
Je vois tout maintenant, le voile se déchire.

VALCOUR.

Je ne souffrirai pas....

DORMEUIL.

Parle, que veux-tu dire?

VALCOUR.

Saint-Clair.....

BELVAL.

Expliquez-vous.

SAINT-CLAIR.

Ce n'est plus le moment.
Quand je vais expier mon triste aveuglement,
Toute explication serait lâche et honteuse;
Ma loyauté toujours vous paraîtrait douteuse....
Non, monsieur, non; d'abord je vous satisferai,
Et si j'existe après je me justifirai.

VALCOUR, à part.

S'il sort, j'ai tout à craindre.
(Haut.)
Ah! ce combat....

SAINT-CLAIR.

De grâce...

VALCOUR.

Non, je dois l'empêcher ou prendre votre place.

DORMEUIL.

Saint-Clair pour cette nuit je t'emmène avec moi.

SAINT-CLAIR.

Je vous suis.

VALCOUR.

Arrêtez ! votre père.... je doi,...

SAINT-CLAIR.

Sortons, messieurs, sortons.

SCÈNE VII.

VALCOUR.

O contre-temps funeste !
Il va leur découvrir.... La nuit encor me reste.
Dubuisson n'est qu'un sot que je tourne à mon gré ;
Et, si je les préviens, rien n'est désespéré.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

JUSTINE, DUBUISSON.

DUBUISSON.

Est-il bien vrai, Justine? en es-tu bien certaine?
Quoi! mon fils!

JUSTINE.

Oui, j'étais dans la chambre prochaine,
Et j'ai tout entendu; je ne puis m'abuser :
Votre frère et Belval sont venus l'accuser.

DUBUISSON.

D'avoir fait un libelle?

JUSTINE.

Oui, vous dis-je.

DUBUISSON.

Qu'entends-je!
Et contre qui, Justine?

JUSTINE.

Un monsieur de Solange,
Un oncle de Belval. Dois-je encor répéter?

DUBUISSON.

Solange! c'est cela, je n'en puis plus douter.

Voilà pourquoi mon frère, au moment de m'instruire,
(Tirant la brochure de sa poche.)
M'adresse ce pamphlet et m'invite à le lire :
Ajoutant que lui-même il viendra ce matin
Me découvrir l'auteur... Oui, rien n'est plus certain...
Tout s'explique... Voyons que sais-tu davantage ?
Poursuis.

JUSTINE.

Belval jaloux de venger cet outrage,
Reprochant à Saint-Clair sa lâche trahison,
De ce funeste écrit a demandé raison.

DUBUISSON.

Il ne mérite pas les craintes qu'il me coûte,
L'ingrat!... Dis-moi, Valcour était présent?

JUSTINE.

Sans doute.

DUBUISSON.

Qu'a-t-il fait? parle donc, et ne me cache rien.
Dis.

JUSTINE.

Quoique de Valcour je pense peu de bien,
En cette occasion je dois être sincère,
Il offrait de se battre ou d'arranger l'affaire.

DUBUISSON.

Je le reconnais là.

JUSTINE.

Mais Saint-Clair a d'abord
Comme une lâcheté repoussé tout accord.

DUBUISSON.

Eh quoi! pour soutenir une telle infamie,
Le malheureux encor court exposer sa vie!

JUSTINE.

Hé! monsieur, si je puis m'expliquer librement,
C'est votre faute aussi.

DUBUISSON.

C'est ma faute? Comment?
Parle.

JUSTINE.

Oui, vous méritez les chagrins qu'il vous cause,
C'est vous dont l'imprudence à ce péril l'expose.
Vous souffrez qu'à vos yeux Valcour et ses pareils
Corrompent votre fils par leurs mauvais conseils :
Par eux, n'en doutez pas, sa jeunesse est séduite.
Au lieu de surveiller ses mœurs et sa conduite,
Vous êtes le premier à flatter ses travers!
Eh! qu'importe, monsieur, qu'il compose des vers?
Parmi les beaux esprits qu'importe qu'on le nomme?
Il fallait avant tout en faire un honnête homme :
Mieux vaut moins de jargon et plus de probité.

DUBUISSON.

Insolente!

JUSTINE.

Monsieur, je dis la vérité.

DUBUISSON.

Moi, je te le défends.

JUSTINE.

Votre intérêt l'emporte.

DUBUISSON.

Si tu dis un seul mot, je te mets à la porte.

JUSTINE.

Puisque vous vous fâchez, je me tais.

DUBUISSON.

Tu fais bien.
Valcour est-il sorti?

JUSTINE.

Ma foi, je n'en sais rien;
L'intérêt que j'y prends...

DUBUISSON.

Trêve d'impertinence,
Allez voir.

JUSTINE.

Justement, le voici qui s'avance.
(Dubuisson fait signe à Justine de sortir.)

SCÈNE II.

DUBUISSON, VALCOUR.

VALCOUR.

Qu'est-ce donc, cher ami? vous paraissez troublé?

DUBUISSON.

De honte et de douleur, oui, je suis accablé!

VALCOUR.

Comment?

DUBUISSON.

Vous connaissez cette infâme brochure?

VALCOUR.

Que vois-je?

DUBUISSON.

Eh bien, Valcour !

VALCOUR.

Monsieur... je vous conjure...
De qui la tenez-vous?... daignez me confier...

DUBUISSON.

Mon frère, par Marcel, vient de me l'envoyer.

VALCOUR.

Marcel !

DUBUISSON.

Vous vous troublez.

VALCOUR.

Moi ?

DUBUISSON.

Pourquoi vous contraindre ?
Je suis instruit de tout, il n'est plus temps de feindre.

VALCOUR.

Vous savez...

DUBUISSON.

Oui, vous dis-je, oui l'on m'a tout appris.
L'auteur de ce libelle est mon malheureux fils.

VALCOUR.

Saint-Clair !

DUBUISSON.

Ne cherchez plus à m'en faire un mystère.
En vain votre amitié veut épargner un père.

VALCOUR.

Monsieur...

DUBUISSON.

Oui, le hasard a détruit votre espoir.
Justine m'a conté la scène d'hier soir.

VALCOUR.

Justine ?

DUBUISSON.

D'ici près elle a pu tout entendre.

VALCOUR.

Ah ! Justine...

DUBUISSON.

A ce coup aurais-je dû m'attendre !...

VALCOUR, à part.

Quel fortuné hasard !

DUBUISSON.

Vous voyez, je sais tout.

VALCOUR, à part.

Ma foi, profitons-en, poussons jusques au bout.

DUBUISSON.

Vous ne répondez rien.

VALCOUR.

Ah ! cessez de le croire.
Qui ? Saint-Clair, votre fils aurait flétri sa gloire !
Non, je ne puis penser...

DUBUISSON.

Tout parle contre lui.

VALCOUR.

Monsieur, dans quelque piége on l'entraîne aujourd'hui.

DUBUISSON.

Ah ! son indignité n'est que trop véritable !
Accepter le cartel, c'est s'avouer coupable !
Un cartel !.. malheureux !.. que vais-je apprendre, hélas !

VALCOUR.

Rassurez-vous, monsieur, ils ne se battront pas.

DUBUISSON.

Eh ! peut-il éviter, lorsque l'honneur l'exige....

VALCOUR.

Ils ne se battront pas ; ne craignez rien vous dis-je.
Je vois leur but, malgré les détours qu'ils ont pris ;
C'est à moi qu'on en veut, non pas à votre fils.

DUBUISSON.

A vous ?

VALCOUR.

J'en suis certain, croyez-en ma parole,
Tout ce bruit n'est, monsieur, qu'un prétexte frivole.
En accusant Saint-Clair d'un prétendu pamphlet,
Dont il n'est pas l'auteur...

DUBUISSON.

Ah ! Valcour, s'il vous plaît,
Ne le défendez plus.

VALCOUR.

Mais daignez, je vous prie....
Eh bien, soit : supposons que par étourderie
Il ait tracé l'écrit qu'on dit si criminel ;
Un oncle viendrait-il provoquer un duel ?
On attaque St.-Clair, mais c'est pour mieux m'atteindre ;
A trahir son ami l'on prétend le contraindre ;

Car, Dormeuil (je vous dois cet important aveu),
Dormeuil a dès hier emmené son neveu.
Dans quel but? Cette nuit ils ont mis leur étude
A vaincre ses remords et son incertitude;
Et peut-être leurs soins, chassant tout repentir,
A m'accuser, monsieur, l'auront fait consentir.

DUBUISSON.

Mon fils?

VALCOUR.

Pour vous tromper on prépare la voie.
Songez à ce pamphlet qu'en hâte on vous envoie;
Et par qui? par Marcel!... Le piége est bien dressé!...
Marcel est un fripon qu'hier soir j'ai chassé:
Il se sera vendu; l'intérêt, la vengeance
L'auront mis aisément de leur intelligence;
Il va jouer un rôle, et, s'il en est besoin,
Il viendra contre moi leur servir de témoin.
Tel est leur but, monsieur, rien n'est plus véritable.

DUBUISSON.

En effet, tout cela me semble assez probable.
Mais pourtant quand un fait est aussi positif...

VALCOUR.

Votre frère est doué d'un génie inventif;
Quelque fable par lui vous sera débitée:
Saint-Clair aura peut-être écrit sous ma dictée....
Que sais-je?.. il suffira d'un prétexte grossier.

DUBUISSON.

De ces sottises-là qu'il ose me payer,
Nous verrons! Pense-t-il qu'aisément on me joue?

VALCOUR.

Oui, c'est là sa pensée, en public il l'avoue;

Vous n'êtes, selon lui (pardon, j'y suis forcé),
Qu'un homme sans moyens, un bourgeois renforcé,
Dont la simplicité va jusqu'au ridicule.

DUBUISSON.

L'insolent! il verra si je suis si crédule!
Ah! monsieur l'avocat!.. je ne suis plus surpris
S'il prenait avec moi certains airs de mépris....
Morbleu, n'espérez pas que je sois votre dupe.

VALCOUR.

Nous voyez maintenant le soin qui les occupe?

DUBUISSON.

Si je le vois! D'abord ils sont tous contre vous;
Votre perte est leur but, leur espoir le plus doux.

VALCOUR.

J'en ai peur.

DUBUISSON.

J'en suis sûr, vous dis-je; et l'on espère
Que je vais bonnement croire à cette chimère.

VALCOUR.

Eh! mais...

DUBUISSON.

Vous supposer sans honneur et sans foi.

VALCOUR.

En effet.

DUBUISSON.

Vous prier de sortir de chez moi.

VALCOUR.

Sans doute.

DUBUISSON.

Et, me rendant aux vœux de ma famille,
Accueillir ce Belval et lui donner ma fille.

VALCOUR.

Certe...

DUBUISSON.

Eh bien, ai-je sû démêler leurs projets ?

VALCOUR.

Mais rien ne vous échappe.

DUBUISSON.

Oh ! je vous le promets.

SCÈNE III.

AGATHE, DUBUISSON, VALCOUR.

AGATHE.

Ah ! mon père, est-il vrai ? quelle affreuse nouvelle !
On dit qu'avec Belval mon frère a pris querelle ;
On parle de pamphlet, d'offense, de duel...
Se peut-il ?

DUBUISSON.

Qui t'a dit tout cela ?

AGATHE.

C'est Marcel.

VALCOUR, à Dubuisson.

Marcel ! Vous entendez.

DUBUISSON, à Valcour.

Sans doute.

VALCOUR, à Dubuisson.

L'on s'empresse
D'assembler les acteurs pour commencer la pièce.

DUBUISSON, à Valcour.

Oui, c'est cela.

AGATHE.

De grâce, ah! daignez m'écouter.

VALCOUR.

Votre oncle est avec eux, rien n'est à redouter.

AGATHE.

Mais...

DUBUISSON.

De tous ces gens-là n'occupe plus ton âme.

AGATHE.

Que dites-vous? ô ciel!

DUBUISSON.

Ton frère est un infâme,
Un malheureux; ton oncle est un impertinent :
Quant au monsieur Belval, qu'il vienne maintenant,
Je vous le recevrai...

AGATHE.

Je ne saurais comprendre :
Expliquez-moi...

VALCOUR.

Bientôt vous allez tout apprendre.

DUBUISSON.

Ils viennent!... J'en serai bientôt débarrassé.

SCÈNE IV.

BELVAL, SAINT-CLAIR, AGATHE, DORMEUIL, DUBUISSON, VALCOUR.

AGATHE.

Je te revois, mon frère ! ah ! mon cœur oppressé !...

SAINT-CLAIR.

Calme-toi.

DORMEUIL.

Tout cela s'est arrangé, ma nièce.

VALCOUR, à Dubuisson.

Vous le voyez.

DORMEUIL.

Je viens accomplir ma promesse,
Mon frère, et démasquer un fourbe, un imposteur.
(Montrant Valcour.)
Du pamphlet de tantôt reconnaissez l'auteur.

DUBUISSON, à Valcour.

Eh bien, l'avais-je dit ?

DORMEUIL.

Mon neveu trop facile,
Et prêtant à ce traître une plume docile,
Sans savoir dans quels maux sa bonté l'entraînait,
A remis de sa main le manuscrit au net.
Monsieur, dont la prudence égale l'artifice,
De son propre travail a détruit tout indice,
Pour pouvoir au besoin en accuser Saint-Clair.

DUBUISSON, à Valcour.

Nous y voilà !

BELVAL.

Solange, un oncle qui m'est cher,
Est, dans ce livre affreux, couvert d'ignominie.
J'accusai votre fils de cette calomnie,
Espérant qu'à nos yeux il allait arracher
Le voile qu'un perfide a pris pour se cacher.
Mais, craignant qu'on ne pût douter de son courage,
Il gardait le silence, il supportait l'outrage,
Et n'eût rien avoué, s'il n'eût appris enfin
Qu'à nos yeux éclairés il déguisait en vain,
Et que, des vils complots tramés pour le séduire,
Marcel avec détail avait su nous instruire.

DUBUISSON, à Valcour.

Marcel; justement.

SAINT-CLAIR.

Oui, telle est la vérité.

DORMEUIL.

Monsieur se tait : malgré sa rare habileté,
Des faits aussi constans ont trop su le confondre.

VALCOUR.

Vous parlez à monsieur, c'est à lui de répondre.

DORMEUIL, à Dubuisson.

Eh bien?

DUBUISSON.

Eh bien, j'attends que vous soyez au bout.
N'avez-vous rien à dire encor?

DORMEUIL.

Vous savez tout.

DUBUISSON.

Ainsi donc, vous pensiez me traiter en Géronte !
Vous aviez sur ce plan ajusté votre conte ;
Mais on voit clair, on sait à quel but vous visiez,
Et l'on n'est pas un sot, quoique vous en disiez.

DORMEUIL.

A l'évidence ainsi se peut-il qu'on résiste !

SAINT-CLAIR.

Mon père...

DUBUISSON.

Taisez-vous, malheureux libelliste.

SAINT-CLAIR.

Mais du moins....

DUBUISSON.

Taisez-vous, vous perdez le respect.
Allez, délivrez-moi de votre indigne aspect ;
Sortez, épargnez-moi le soin de le redire.

DORMEUIL.

Il a perdu le sens.

SCÈNE V.

MARCEL, BELVAL, SAINT-CLAIR, AGATHE, ELMIRE, DORMEUIL, DUBUISSON, VALCOUR.

MARCEL, annonçant.

Mademoiselle Elmire.

AGATHE.

Elmire !

VALCOUR, à part.

Juste ciel ! ah ! qui peut l'amener ?

(Haut à Elmire.)

De grâce, en ce moment veuillez me pardonner ;
Je ne saurais....

ELMIRE.

Monsieur, pas de vaines défaites ;
Vous m'entendrez.

VALCOUR.

Demain, j'aurai l'honneur...

ELMIRE.

Vous êtes
Le mortel le plus faux !

VALCOUR.

Mais....

ELMIRE.

Un homme infernal.

VALCOUR.

Mais, madame....

ELMIRE.

Je viens de lire le journal.
Comment suis-je traitée ?

VALCOUR, à part.

Ah ! c'est Marcel encore....
Le traître !

ELMIRE.

Votre plume ainsi me déshonore !
Vous attaquez ainsi ma réputation,
Après m'avoir promis....

VALCOUR.

Cette explication,
Ici....

ELMIRE.

Je veux parler.

VALCOUR.

Songez.

ELMIRE.

Plus de mystère.

MARCEL, à part.

Fort bien.

ELMIRE.

On connaîtra votre affreux caractère.
Eh quoi ! je viens hier acquérir votre appui ;
Et sur moi vous osez publier aujourd'hui
Un article insultant, deux pages d'impostures !
Au lieu de me louer, vous m'accablez d'injures !

DUBUISSON, à Valcour.

Valcour....

VALCOUR, à Dubuisson.

Ils sont d'accord.

DORMEUIL.

Ah ! le trait est charmant !

ELMIRE.

J'avais fait cependant les choses noblement ;
Vous en conviendrez.

DORMEUIL.

Bon !

ELMIRE.

Pour de pareils services
Je ne regarde pas à quelques sacrifices.

DUBUISSON.

Je veux être pendu si j'y comprends un mot.

ELMIRE.

Et m'insulter après !

DUBUISSON, à Valcour.

Elle est donc du complot ?

VALCOUR, à Dubuisson.

C'est cela, de Belval Elmire est la maîtresse.

BELVAL.

Eh bien, monsieur, voyons ; montrez donc votre adresse.

ELMIRE.

Belval !... Eh ! dites-moi, qu'êtes-vous devenu
Depuis près de deux ans que je ne vous ai vu ?

AGATHE, à part.

Deux ans ! se pourrait-il ?

DUBUISSON, à Valcour.

C'est une comédie.

AGATHE, à part.

S'il était innocent !

DUBUISSON.

La pièce est bien ourdie ;
Mais par malheur on sait qu'il vous voit chaque jour ;
Et nous avons ici tous ses billets d'amour.

BELVAL.

Mes lettres ! Ah ! madame, aurais-je dû m'attendre...

ELMIRE.

Valcour de votre part me pressa de les rendre.

BELVAL.

De ma part ?

ELMIRE.

Oui, sans doute.

BELVAL.

Ah ! je serai vengé.

ELMIRE.

Par vous de ce message il se disait chargé.

VALCOUR, à part.

Ah ! maudite chanteuse !

DUBUISSON, à Valcour.

Ils sont ligués ensemble.

DORMEUIL, à Dubuisson.

Eh bien ! qu'en dites-vous enfin ? que vous en semble ?

DUBUISSON.

Je dis que vous avez suborné des témoins,
Et que pour me jouer vous unissez vos soins.

ELMIRE.

Suborné ! quoi, monsieur, vous refusez de croire...

DUBUISSON.

Allons, vous me contez une plaisante histoire.

ELMIRE.

Ah ! je perds patience ! on n'y saurait tenir !
Quel homme !

DORMEUIL.

Calmez-vous ; ces débats vont finir ;
Je n'ai qu'à dire un mot.

ELMIRE.

Dites-le donc, de grâce.

DORMEUIL, à Valcour.

J'ai voulu voir jusqu'où vous pousseriez l'audace,
à Dubuisson.
Monsieur ; et vous, jouet de sa duplicité,
Jusqu'où pourrait aller votre crédulité.
à Valcour.
Mon neveu, selon vous, est l'auteur du libelle?
Le manuscrit en offre une preuve fidèle?
Mais, lorsque tout vous sert et semble l'accuser,
Il nous reste un témoin qu'on ne peut récuser.

VALCOUR.

Un témoin? Qu'est-ce à dire?

DORMEUIL.

Ah! vous allez l'apprendre.
Vous aviez exigé que Saint-Clair vînt vous rendre
Le premier manuscrit, qui pouvait vous trahir;
Il s'est heureusement trop pressé d'obéir;
Et de votre recueil par hasard écartée,
Parmi d'autres papiers, une feuille est restée.
Je viens de la trouver, je vous l'apporte ici,
Elle est de votre main, monsieur, et la voici :
Tenez, mon frère.

VALCOUR, à part.

O ciel!

DUBUISSON.

Que vois-je? est-il possible

VALCOUR.

Mon cher....

ELMIRE.

Eh bien, monsieur?

DUBUISSON.

Ah! quel trame horrible!

VALCOUR.

Je vais vous expliquer...,

DUBUISSON.

Il n'en est pas besoin;
Et de mentir encore épargnez-vous le soin.

ELMIRE, à Dubuisson.

Votre obstination était-elle choquante?
On peut être, monsieur, légère, inconséquente,
On peut flatter des gens que l'on méprise au fond,
Et payer des journaux comme tant d'autres font;
Mais d'une calomnie appuyer la bassesse!...
Je suis vengée enfin, il suffit; je vous laisse.
Ce que je viens d'apprendre enchante mes esprits,
Et j'en vais de ce pas régaler tout Paris.

(Elle sort.)

SCÈNE VI.

MARCEL, BELVAL, SAINT-CLAIR, AGATHE, DORMEUIL, DUBUISSON, VALCOUR.

VALCOUR.

Je ne saurais lutter contre tant d'artifice,
Je le vois; mais un jour vous me rendrez justice.

DUBUISSON.

Pas de phrases, sortez.

BELVAL.

Quant à moi le dédain...

VALCOUR.

Monsieur, nous nous verrons.

DUBUISSON.

Sortirez-vous enfin?

VALCOUR.

Oui, je sors; oui, je dois abandonner la place.
Mais pas d'emportement, surtout pas de menace;
Vous pourriez payer cher d'injurieux propos:
Songez-y bien, monsieur... j'écris dans les journaux.
(Il sort.)

SCÈNE VII.

BELVAL, AGATHE, DORMEUIL, DUBUISSON, SAINT-CLAIR, MARCEL.

DUBUISSON.

Mon frère, que dit-il?

DORMEUIL.

Laissez ce misérable.

MARCEL.

Allons, je suis vengé, c'est toujours agréable.

DORMEUIL.

Tu nous a bien servis, Marcel, compte sur moi;
Tâche d'être honnête homme, et j'aurai soin de toi.

MARCEL.

Oh ! je vous le promets, plus d'intrigue.

DUBUISSON.

Le traître !...
Oui, de mes volontés, il s'était rendu maître !
C'est qu'il a de l'esprit... sans cela....

DORMEUIL.

J'en conviens.

DUBUISSON.

Vous m'avez délivré de mes honteux liens,
Et ce sont vos conseils qu'à présent je veux prendre.
Pardonne-moi, mon fils ; Belval, soyez mon gendre.

SAINT-CLAIR.

Ah ! mon père !

BELVAL.

Monsieur !

DUBUISSON.

J'abjure mon erreur,
Et dans votre amitié je place mon bonheur.
Cependant...

DORMEUIL.

Qu'est-ce encore, et quel soin vous occupe ?
Parlez.

DUBUISSON.

De ce fripon, je fus long-temps la dupe.
Pour moi c'est un affront, une honte ; en un mot
Je crains après cela de passer pour un sot.

DORMEUIL.

Allons !

DUBUISSON.

A mes dépens peut-être l'on va rire ;
Qu'en pensez-vous ? de moi qu'est-ce que l'on va dire,
Mon frère ? croyez-vous qu'on me traite bien mal ?

DORMEUIL.

Vous le saurez demain, en lisant le journal.

FIN DU DERNIER ACTE.

IMPRIMERIE DE FAIN, PLACE DE L'ODÉON.

543375